



Pares Nationaux

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION

Ardenne et Gaume



Volume XVI

1961

Fascicule 3

« ARDENNE ET GAUME » A. S. B. L.

BUT DE L'ASSOCIATION

L'Association sans but lucratif « *Ardenne et Gaume* » s'est donné pour tâche de sauvegarder l'intégrité de nos sites les plus beaux et les plus remarquables par la création en Ardenne, en Gaume et dans les régions limitrophes de *Parcs Nationaux* et de *Réserves Naturelles*.

L'organisation efficiente de cette protection peut être envisagée d'une part sous l'aspect esthétique, d'autre part sous l'aspect scientifique. Le premier trouve satisfaction dans la création de *Parcs Nationaux*, véritables sanctuaires de la nature, ouverts aux visiteurs mais rationnellement policés à l'effet de les préserver des intrusions déplacées de l'activité humaine. L'aspect scientifique est sauvegardé par la délimitation de territoires plus ou moins étendus, interdits au public afin qu'y soient respectées les manifestations d'une nature préservée de toute influence déformante et qui portent le nom de *Réserves naturelles*. Celles-ci constituent en somme des musées vivants et une richesse nationale que nous léguerons aux générations à venir.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: M. R. MAYNÉ, Recteur honoraire de l'Institut agronomique de l'État à Gembloux.

Vice-Président: M. F. ROUSSEAU, Conservateur honoraire aux Archives de l'État à Namur.

Administrateurs:

- MM. V. BURE, Directeur général de l'Urbanisme.
A. COLLART, Directeur de Laboratoire à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique.
G. CRABUS, Bibliothécaire honoraire de l'Institut agronomique de l'État à Gembloux.
H. DE SAEGER, Secrétaire du Comité de Direction de l'Institut des Parcs Nationaux du Congo.
Fr. DE GROM.
E. FOUSS, Conservateur du Musée Gaumais.
F. FOULON
L. HERLANT, Professeur honoraire de l'U. L. B.
E. JANSSENS, Professeur à l'U. L. B.
A. LECRENIER, Prorecteur de l'Institut agronomique de l'État à Gembloux.
J. LEPLANG, Administrateur de Sociétés.
G. MANIL, Professeur à l'Institut agronomique de l'État à Gembloux.
G. MATAGNE, Agent honoraire de la Banque Nationale.
A. NOIRFALISE, Professeur à l'Institut agronomique de l'État à Gembloux.
J. PEEMANS, Docteur en Droit.
Baron I. de RADZITZKY d'OSTROWICK, Conservateur à l'Institut de Géologie de l'Université de Liège.
R. P. RAIGNIER, S. J.
W. ROBYNS, Professeur à l'Université de Louvain, Directeur du Jardin botanique de l'État.
P. STANER, Professeur à l'Université de Louvain, Directeur général au Ministère des Affaires Africaines.
J. VANNÉRUS, Conservateur honoraire des Archives de l'État.

Administrateur-Trésorier: M. M. RENARD.

Secrétaire Général: Comte Ferdinand d'URSEL, Ingénieur chimiste agricole I. A. Gx.

Secrétaire Adjoint: M. J. SEMAL.

Collège des Commissaires: MM. D. COEN, Ch. FRANCOFFE et F. STOCK.

Délégués:

- MM. J. BREUER, Conservateur honoraire aux Musées royaux d'Art et d'Histoire.
C. PIRLOT, Conseiller Chef de Service à l'Administration des Arts, des Lettres et de l'Éducation populaire.
Baron JULES de MONTPELLIER d'ANNEVOIE, Vice-Président du Touring Club de Belgique.
A. HAÛLOT, Commissaire général du Tourisme.
A. HERBIGNAT, Directeur général des Eaux et Forêts.

COMITÉ DE DIRECTION

MM. R. MAYNÉ, Président; G. CRABUS; L. HERLANT; E. JANSSENS; J. LEPLANG; M. RENARD, Administrateur-Trésorier; Comte Ferd. d'URSEL, Secrétaire général.

CONSERVATEURS

MM. M. MORAY (P. N. et Rés. Comblain-au-Pont).
J. M. MALTER (P. N. Bohan-Membre).
KOTHER (Rés. Warche).

F. FOULON (P. N. Furfooz).
V. GUILLITTE (P. N. Lesse et Lomme).
A. PIRAUX (P. N. Lesse et Lomme).
Baron E. de VINCK (Rés. Champalle).
R. DELSAUX (Rés. Remouchamps).
S. JACQUEMART (Rés. Calamine).
G. FRANÇOIS (Rés. Olloy/sur Viroin).
A. FAGNÉRAY (Rés. Roche à l'appel).

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. A. COLLART, G. CRABUS, L. HERLANT, W. LASSANCE, R. MAYNÉ, Comte Ferd. d'URSEL.

COTISATIONS

Membre à vie	
Cotisation unique	5.000 fr. minimum
Membre protecteur	
Cotisation annuelle	1.000 fr. minimum
Membre effectif	
Cotisation annuelle	206 fr. minimum
Membre adhérent	
Cotisation annuelle	130 fr. minimum
Étudiant	
Cotisation annuelle	96 fr. minimum
Membre résidant à l'étranger	
Cotisation annuelle	206 fr. minimum
Hôteliers, libraires, maisons de sport	256 fr.
(Une publicité de 1/16 ^m de page est accordée).	

Les versements doivent être effectués au C. C. P n° 1695 93 d'Ardenne et Gaume, Bruxelles.

AVANTAGES

Nos membres jouissent d'importantes réductions sur le prix d'entrée de grottes, monument et musée présentant un grand intérêt scientifique. Ces réductions sont accordées sur présentation de la carte de membre :

Grottes de Han : 40 francs (au lieu de 80 francs).

Grottes de Rochefort : 20 francs (au lieu de 40 francs).

Grottes de Remouchamps : adultes, 25 francs (au lieu de 50 francs). Enfants au-dessous de 16 ans, 12,50 fr. Ces réductions sont également accordées aux personnes accompagnant nos membres.

Grotte « La Merveilleuse » à Dinant : 25 francs (au lieu de 30 francs).

Grottes de Comblain-au-Pont : 15 francs (au lieu de 30 francs). Réduction exceptionnelle consentie par

la direction afin de marquer son appui à notre œuvre de protection de la nature.

Grottes de Ramioul : 8 francs (au lieu de 10 francs).

Fort de Dinant : 8 francs (au lieu de 10 francs).

VISITE DE NOS PARCS NATIONAUX

FURFOOZ : (Ouvert depuis Pâques jusqu'au 15 octobre).

Parking réservé aux visiteurs, accès par le village de Furfooz.

Tarif ordinaire : 25 fr. ; 15 fr. par enfant.

Pour les membres d'ARDENNE et GAUME et leur famille : 15 fr. par personne ; 10 fr. par enfant.

Groupes scolaires, scouts : 15 fr. par élève et scout ; 10 fr. par élève membre et scout-membre ; gratuit pour un professeur par 15 élèves.

Autres groupes (20 personnes minimum) : 20 fr. par adulte ; 15 fr. par enfant.

Accès par la route ou par la gare de Gendron-Celles

MUSÉE DE LA HAUTE SURE :

Tarif ordinaire : 10 fr. ; 5 fr. par enfant.

Membres d'ARDENNE et GAUME et leur famille : 6 fr. 3 fr. par enfant.

Groupes scolaires et scouts : 4 fr. par élève non-membre ; 2 fr. par élève-membre ou fils de membre. Professeurs reçus gratuitement.

Autres groupes (15 personnes minimum) : 6 fr. par adulte.

Réductions aux membres de

Touring Club de Belgique, Association Touristique de Wallonie, Fédération Motocycliste de Belgique, Amis de la Nature, Ligue Vélocipédique belge, Vlaamse Toeristenbond (V. T. B.), Vlaamse Automobilistenbond (V. A. B.), Les Chercheurs de Wallonie.

L'entrée des P. N. est gratuite pour les membres effectifs, protecteurs et à vie d'Ardenne et Gaume.

Réalisations d'Ardenne et Gaume.

PARCS NATIONAUX :

PARC NATIONAL DE FURFOOZ.
PARC NATIONAL DE BOHAN-MEMBRE.
LES ROCHES NOIRES A COMBLAIN-AU-PONT.
PARC NATIONAL DE LESSE-ET-LOMME.

RESERVES NATURELLES :

RÉSERVES RAYMOND MAYNÉ A TORGNY.
TORGNY, « AUX SARRES ».
CHAMPALLE.
RÉSERVE ORNITHOLOGIQUE DE PRESSEUX.

FAUVILLERS, LIEUDIT « VOR OLBRICHT ».
REDU, « LES ONTRULES ».
REDU, « AUX DEUX EAUX ».
COMBLAIN-AU-PONT, « LE CHESSION ».
REMOUCHAMPS, « LA HEID DES GATTES ».
RÉSERVES DE LA WARCHE, BOIS BAYEHON (ABBÉ CHARLES DUBOIS).
OLLOY-SUR-VIROIN.
LA CALAMINE.
MUNO, « LA ROCHE A L'APPEL ».

MUSEE FOLKLORIQUE :

MARTELANGE.

*Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

LIBRAIRIES

*QUI SE RECOMMANDENT POUR LEUR
ASSORTIMENT D'OUVRAGES RELATIFS
A L'ARDENNE ET A LA GAUME.*

Arlon : DÉOME, 4, rue Léopold. Folklore, beaux-arts,
sciences naturelles.

Bruxelles : PAULI, 39a, Place de Brouckère entre le
passage et l'Hôtel Métropole et 49c Avenue
de la Toison d'Or (Porte Louise).

VANDERLINDEN, 87, rue du Midi et
17, rue des Grands Carmes.

Boitsfort : OCTAVE TOURNEUR. Journaux, tabacs,
vins et liqueurs de qualité. Tél. Brux.
7232.20

Liège : Gd BAZAR DE LA PLACE ST-LAMBERT.
Librairie PAULI, 31, rue du Pont d'Ile

Plants Forestiers et Peupliers

*Pour tous vos achats,
adressez-vous en toute confiance aux*

Ets. ARMAND OP DE BEECK s. p. r. l.

Pépinières

PUTTE lez Malines. Tél. : 015/412.66

Catalogue sur demande.

CINÉ - PHOTO - HALL

M. COLLART-PIÉRARD

59, Rue de l'Ange

NAMUR

Tél. 20348

*Tout pour la photo et le ciné
d'amateurs.*

Toutes marques — muet — sonore

Bell-Howell, Paillard, Kodak, etc.

Tous travaux d'amateurs.

MAISON DE SPORTS

ACCORDANT SON APPUI

A « ARDENNE ET GAUME » :

BRUXELLES: Harker's Sports, 51, rue de Namur.

Fleuréart

M. P. Jos. BOVÉ

Fleuriste, Architecte-paysagiste

533, chaussée de Waterloo, BRUXELLES

TELEPHONE : 44.11.99.

Ses belles fleurs coupées

*Ses plantes d'appartement
de premier choix*

*Ses CRÉATIONS FLORALES artistiques
pour toutes les circonstances*



Membre affilié

DES FLEURS DANS LE MONDE ENTIER

Conditions spéciales aux membres d'Ardenne et Gaume.

Parks Nationaux

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION

Ardenne et Gaume

A. S. B. L.

PLACÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. LE ROI

Volume XVI

1961

Fascicule 3

SOMMAIRE

La Forêt domaniale du Grand-Bois (Cantonement de Vielsalm) (R. LEMAITRE)	119
Un Parc national espagnol : Ordesa (II) (J. PEEMANS)	124
La Faune de Provence (J. P. VANDEN EECKOUDT)	141
Mon Renard (P. HÉBETTE)	144
Pages des Jeunes	148
La Vie d'Ardenne et Gaume	150

LA FORÊT DOMANIALE DU GRAND-BOIS

par R. LEMAITRE

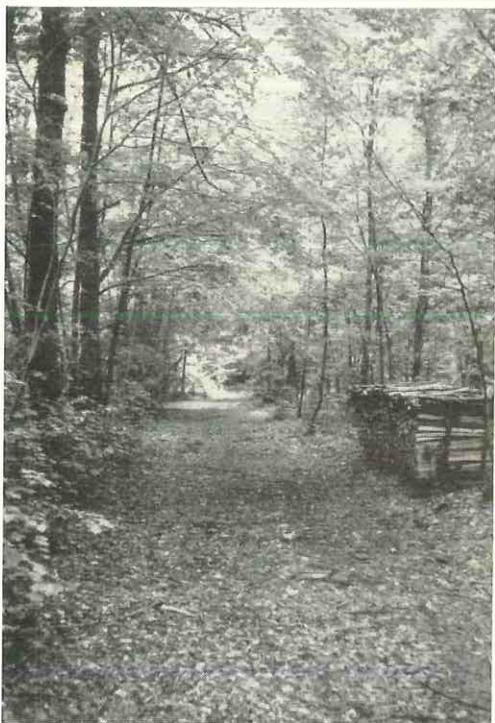
Situation.

La forêt domaniale du Grand-Bois, qui n'appartient à l'État que depuis une soixantaine d'années, étend ses 1.606 hectares à l'est de Vielsalm, sur le territoire des communes de Petit-Thier — 2/3 — et de Beho — 1/3 — (accessoirement, de Bovigny et de Vielsalm).

Géologie.

Le Grand-Bois est, dans l'ensemble, un plateau à pente faible dont l'altitude varie de 460 à 575 m.

Ce plateau résulte de l'érosion de la chaîne hercynienne qui, il y a 200 millions d'années, souleva les terrains du groupe primaire et



Allée à l'entrée du Grand-Bois.
(Photo Jacques Decelle).

forma notamment une haute crête où se trouve aujourd'hui Stavelot.

Le Grand-Bois étant situé au pied du versant sud de ce massif de Stavelot, nous y trouvons successivement du nord au sud (exactement du nord-ouest au sud-est) des assises de moins en moins vieilles du groupe primaire, à savoir les étages Revinien et Salmien du système Cambrien et les étages Gedinnien et Siegenien (ou Coblencien) du Dévonien inférieur.

Au point de vue lithologique, ces divers étages sont constitués surtout de roches argilo-schisteuses (schistes et phyllades) et secondairement de roches quartzieuses (quartzophyllades, quartzites et grès) dont la composition, la coloration et la dureté sont très variables (1).

Pédologie.

L'altération de ces diverses roches a produit un sol dont la composition varie également très fort, parfois sur quelques mètres, mais toujours formé par de l'argile mêlée à du sable avec des fragments de

rochers, parfois très gros, en plus ou moins grande abondance. D'une manière générale, c'est une limon argileux (de la catégorie des sols bruns lessivés) assez compact, assez frais, suffisamment profond, bon pour la forêt (surtout dans notre pays où la sylviculture ne dispose que de terrains dont l'agriculture ne veut pas); l'activité biologique d'un tel sol est souvent réduite et les racines se développent dans une couche qui dépasse rarement un mètre de profondeur.

Sur les sommets, la roche, souvent gréseuse, est proche de la surface et le sol est donc peu épais et pauvre; au bas des versants, par contre, des colluvions l'ont rendu plus profond et plus riche.

Tous ces sols sont acides; leur pH, généralement voisin de 4, varie de 3,5 à 4,6 (en quelques stations très exceptionnelles il peut atteindre 5,5).

Climatologie.

Le climat est rude au Grand-Bois; la température moyenne annuelle est de 7°; la période de végétation est courte (quatre mois et demi ou cinq mois entre avril et septembre avec une température moyenne de 13° environ); l'atmosphère est humide car la pluviosité est forte (1100-1200 mm) et les brouillards sont fréquents; il y gèle souvent (une centaine de jours par an) mais les gelées tardives du printemps sont seules à craindre et ne sont vraiment nuisibles que dans les vallées et les dépressions.

Phytosociologie.

En Belgique, ces valeurs de 7° pour la température moyenne annuelle et de 1.200

(1) L'Étage le plus ancien du Cambrien, le Devillien, n'est pas représenté au Grand-Bois, mais il émerge en maints endroits au nord de Vielsalm; il renferme des roches très dures qui souvent font saillie en gros blocs, tels les Rochers du Hourt, site bien connu, à Grand-Halleux.

D'autre part, c'est dans le Salmien que l'on exploite les ardoises renommées de Vielsalm, l'arkose, grès de rivage qui donne de très jolies pierres de construction ainsi qu'une formation intercalaire particulière qui serait d'origine plutonique, le coticule ou pierre à rasoir, qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde.

La source thermale de Grand-Halleux dite «Pouhon du Hourt» est une autre rémanence de l'activité volcanique locale.

mm pour les précipitations (qui correspondent à une altitude de 450-500 m) marquent la limite entre l'étage de végétation de la Hêtraie (*Fagetum*) et celui de la Chênaie à Charme (*Querceto-Carpinetum*).

Le Grand-Bois doit donc se situer dans le *Fagetum*, les parties les plus basses pouvant se trouver dans le *Querceto-Carpinetum*. En fait, il en est bien ainsi : jadis, à part quelques chênes mêlés de bouleaux et de charmes exploités en taillis, la vieille futaie de hêtre ardennaise (qui comportait sans doute aussi quelques chênes) couvrait le Grand-Bois. Il en existe encore quelques vestiges. Mais la strate herbacée est assez pauvre et a subi l'influence des mauvais traitements infligés à la forêt au cours des siècles ; les plantes caractéristiques y sont peu nombreuses et peu représentées ; on peut toutefois constater qu'il s'agissait de hêtraies à myrtille ou à luzule blanche, médiocres ou moyennes, dont la production n'aurait pu dépasser 3 ou 5 m³ par hectare et par an selon le cas ; la bruyère se rencontre encore dans quelques endroits particulièrement dégradés et la molinie (voire la sphaigne) dans de rares placettes où le manque d'écoulement des eaux a formé un sol fangeux sur une couche imperméable d'argile blanche superficielle.

Historique.

Le Grand-Bois appartenait jadis aux seigneurs locaux, les comtes de Salm, qui en furent dépossédés sous le régime français au bénéfice de divers particuliers et des quelques communes (Vielsalm, Grand-Halleux, Beho, Petit-Thier) qui, par la suite, vendirent elles-mêmes leurs parts à des tiers, totalement ou partiellement.

La forêt feuillue naturelle a souffert, de tout temps, de quantité de pratiques nuisibles : pâturage, essartage, soutrage, étrépage ; en outre, elle a été surexploitée, comme ce fut le cas dans tous les pays de vieille civilisation, pour alimenter l'industrie métallurgique naissante (peut-être aussi celle du verre) ; de telle sorte qu'elle a été appauvrie et dégradée.

Pour la restaurer, des propriétaires particuliers, ont, à partir du milieu du siècle dernier, réalisé par coupe rase ce qui en restait et l'ont reboisée, après essartage, par plantation de résineux, ces essences



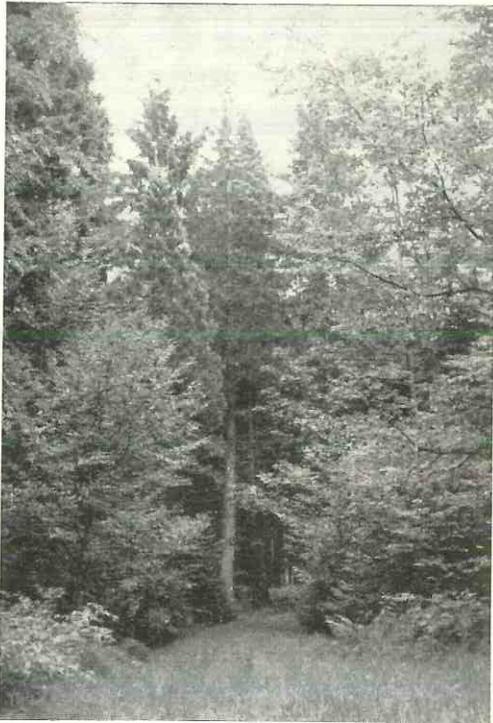
Futaie mélangée.
Régénérescence naturelle d'Épicéa.
(Photo Jacques Decelle).

étrangères prometteuses : du pin sylvestre dans quelques parties basses et surtout de l'épicéa. Certaines parcelles avaient été défrichées mais la culture n'étant pas rentable, elle furent également reboisées.

L'État belge devint propriétaire de cette forêt par maints achats successifs, de 1897 à 1933 principalement.

Il se trouva ainsi en présence de quelques terrains incultes qu'il boisa, de quelques défrichements abandonnés qu'il reboisa et de vastes peuplements équiennes d'épicéa, accessoirement de pin sylvestre ; il subsistait aussi quelques anciens taillis aujourd'hui convertis en peuplements résineux et de rares témoins de la hêtraie naturelle qui furent généralement conservés.

Il aménagea ce domaine en vue d'une exploitation judicieuse ; il y installa un personnel de gestion (la forêt est actuellement divisée en trois séries confiées chacune à un agent technique logé, en plein bois, dans une maison de l'État) ; y traça des allées qui servent de coupe-feu et de voies de vidange (il en existe 115 km + 9 km de chemins de terre améliorés) ; construisit ensuite des



Futaie mélangée.
Régénérescence naturelle de Hêtre.
(Photo Jacques Decelle).

routes empierrées (il y en a maintenant 20 km soit environ 1,250 km par 100 ha dont 16 km de routes privées c'est-à-dire non ouvertes à la circulation du public) ; implanta, dès 1902, un arboretum expérimental pour reconnaître, parmi les essences exotiques, celles qui pourraient être intéressantes pour la région (nous savons maintenant que ce sont, outre le pin sylvestre, l'épicéa et le mélèze du Japon qui étaient déjà connus, le douglas vert, le tsuga hétérophylle et divers sapins : *Abies pectinata*, *A. grandis*, *A. nobilis*, *A. nordmanniana*).

Traitement.

Pendant que ces forêts vieillissaient et fournissaient déjà des produits intéressants en coupes d'amélioration, le traitement à leur appliquer faisait l'objet des préoccupations du service forestier.

L'Administration des Eaux et Forêts, qui gère les forêts des propriétaires publics donc impérissables, a pour devoir de mettre indéfiniment à la disposition de l'économie nationale le plus possible des bois dont elle

a besoin ; elle doit produire sur les sols qui lui sont confiés, toujours mieux et en plus grande quantité, les catégories de bois les plus utiles.

Or les monocultures équiennes ont de graves défauts ; elles n'exploitent qu'un horizon peu épais du sol ; elle n'ont qu'une surface foliaire limitée, en conséquence une production restreinte ; elles sont très sensibles au vent (surtout les pessières), aux insectes (invasions de scolytes, par ex.), aux maladies cryptogamiques (pourriture rouge du bois, armillaire, maladies des aiguilles) ; elles ne fournissent qu'un mauvais humus (l'humus est l'engrais de la forêt) et leur régénération, après coupe à blanc, comporte de nombreux aléas ; la répétition, au même endroit, de générations successives d'une seule et même essence ne peut conduire qu'à la dégradation du sol. En bref, on ne peut fonder sur la pratique des monocultures équiennes la permanence de la forêt.

C'est pourquoi l'idée a prévalu peu à peu qu'il fallait transformer ces massifs réguliers, artificiels, en peuplements mélangés aussi semblables que possible à des formations naturelles très stables, capables d'assurer un rendement maximum par la qualité et la répartition des essences composantes et susceptibles de se maintenir indéfiniment en parfait état.

Le traitement du Grand-Bois est donc un traitement de transformation. Évidemment, en plus de celui-ci, des coupes d'amélioration sont exécutées et notamment des éclaircies sélectives relativement fortes qui préparent les peuplements à des modifications ultérieures de structure, favorisent l'accroissement et font passer rapidement les bois dans les catégories les plus grosses c'est-à-dire les mieux payées.

Pour la composition de la forêt future, l'idéal a paru être une futaie d'essences à enracinements et à tempéraments divers (une majorité de résineux pour fournir l'essentiel du revenu, plus un appoint de feuillus à rôle surtout biologique), mélangées par bouquets d'âges variés (notamment pour un meilleur contact avec l'atmosphère nourricière) à perpétuer, dans la mesure du possible, par régénération naturelle. Une fois obtenu, ce facies semble pouvoir être maintenu, sans trop de difficultés, par un traitement approprié : le jardinage par groupes.

C'est au grand forestier M^r Georges Turner que revient le mérite d'avoir conçu

et entrepris cette transformation des futaies équiennes. Aujourd'hui, directeur général des Eaux et Forêts à la retraite, il assumait pendant plus de trente ans, comme chef de cantonnement, la gestion du Grand-Bois.

Il estimait que 60 % d'épicéa (essence qui avait prouvé qu'elle était bien en place et de bon rapport dans l'atmosphère humide et froide de la Haute Ardenne), 20 % de sapin argenté (bel arbre très longévif qui se régénère facilement et qui rencontre chez nous des conditions très proches de celles de ses stations naturelles) et 20 % de hêtre (essence feuillue indigène nombreuse dans nos pépinières) pouvaient fournir la base d'un mélange rationnel. Ces trois essences forment effectivement en Europe des associations naturelles très stables et très productives. Leur mélange pouvait être enrichi par l'adjonction d'autres résineux à grand rendement, tels que le douglas et le tsuga et d'autres feuillus susceptibles d'améliorer l'humus, par exemple l'érable et le chêne d'Amérique ; en somme, aucune essence n'était exclue a priori pourvu qu'elle s'avérât utile.

Et c'est pourquoi, timidement d'abord et presque en cachette, ensuite sur une grande échelle quand le succès parut certain et que les controverses s'apaisèrent, il introduisit par plantation, sous le couvert préalablement éclairci des pineraies et dans des trouées adéquates créées intentionnellement dans les pessières (selon une technique qu'il avait mise au point), des bouquets de diverses essences. Cette ouverture de trouées dans les pessières fermées est une opération délicate ; il faut à la fois donner assez de lumière mais craindre une insolation excessive qui dégraderait le sol et éviter le renversement par les vents de ces arbres peu enracinés que sont les épicéas ; les peuplements avaient évidemment été préparés à cette chirurgie par des éclaircies judicieuses.

Des interventions simultanées ou ultérieures donnèrent progressivement la lumière nécessaire aux plants installés et excitèrent les plus beaux épicéas à fructifier abondamment, ce qui apporta des semis extrêmement drus dont, par sélection massale, devaient émerger les sujets d'élite.

Ce processus de transformation est maintenant appliqué, sur de vastes étendues, depuis plus de vingt-cinq ans.



Régénérescence naturelle de Douglas.
(Photo Marcel Bruneau).

Conclusion.

Le Grand-Bois est actuellement un vaste champ d'expérience où bien des enseignements sont inscrits sur le terrain ; nombreux sont les forestiers belges et étrangers qui sont venus y puiser matière à réflexion et des leçons utiles.

D'ailleurs, par ordre de la Direction générale, la transformation des pessières (car ce sont les pessières qui posent le problème) est aujourd'hui obligatoire en Ardenne (avec une substitution d'essences, plus ou moins profonde selon que l'épicéa se trouve mal ou mieux en station).

Ces opérations (contrariées par le gros gibier, très nuisible aux essences exotiques) sont poursuivies au Grand-Bois avec le souci d'enrichir le mélange et de mettre chaque espèce à sa place (le sapin et le hêtre sur le grès, l'épicéa en sol humide ou frais, le douglas et le tsuga partout sauf aux endroits trop secs ou trop mouillés) ; la technique n'est pas immuable ; elle évolue lentement ; elle se perfectionne d'après les indications de l'expérience mais l'objectif reste inchangé.

Et c'est ainsi que l'on peut voir maintenant, dans tous les peuplements de plus de 60 ans (malgré certains dégâts de la dernière guerre), des bouquets d'âges divers mais encore jeunes de hêtre, de sapin et d'autres essences

s'élancer, avec des groupes de semis naturels d'épicéa, au milieu de vieux arbres superbes, restes des anciennes pessières. Le tableau, diversement éclairé et coloré, plaît beaucoup à l'œil ; il est à ce point vivant, que l'on pourrait trop facilement se croire près du but.

Certes, le sylviculteur éprouve beaucoup de satisfaction à manipuler avec succès de vastes formations artificielles, uniformes et tristes, composées d'essences exotiques, pour en faire des forêts d'allure naturelle, gaies, vivantes et prometteuses.

Certes, les résultats obtenus au Grand-Bois sont très encourageants ; les peuplements sont stables, sains, vigoureux ; leur production augmente sensiblement en quantité comme en qualité. Mais l'œuvre n'est pas

achevée ; la transformation est lancée mais il reste aux générations à venir à la compléter, à bien la diriger pour la mener à bonne fin. De nombreuses difficultés se rencontreront encore car la nature n'est pas toujours accommodante ; la régénération par la semence, notamment, peut être provoquée mais elle ne se commande pas ; elle s'observe, irrégulière et souvent décevante. La tâche doit être continuée patiemment et le forestier doit faire siennes ces paroles d'Anatole France : « *Travaillons à ce que nous croyons utile et bon mais non point dans l'espoir d'un succès subit et merveilleux ... Travaillons pour notre imperceptible part à préparer l'avenir, meilleur ou pire, que nous ne verrons pas* ».

UN PARC NATIONAL ESPAGNOL ORDESA (II) ⁽¹⁾

par J. PEEMANS

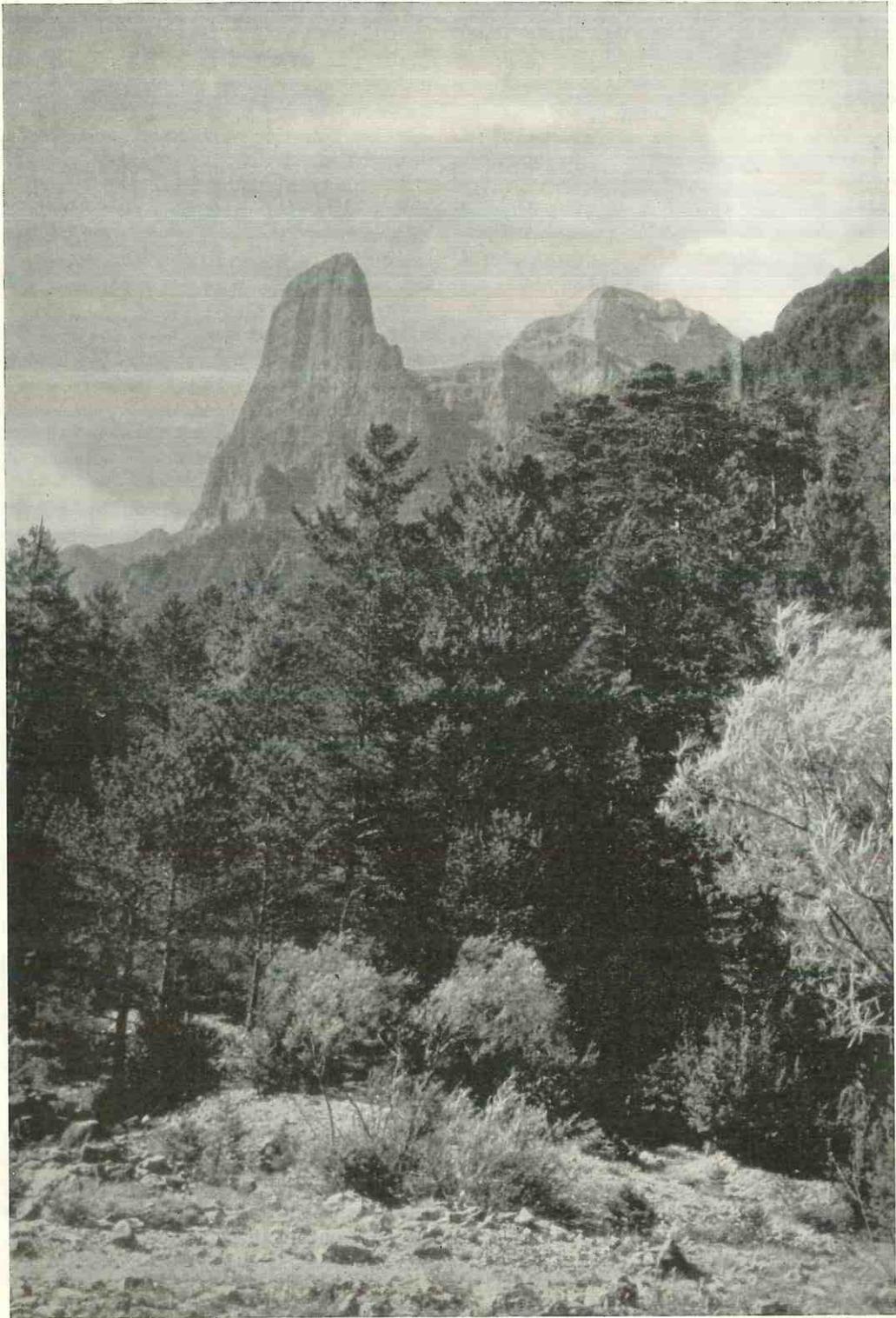
«... Si le Cirque de Gavarnie représente
» déjà lui-même un phénomène naturel
» unique en Europe, que dire de l'étrangeté,
» de la grandeur, de la beauté des grands
» cañons espagnols ? Dans ce massif où,
» selon le mot de Schrader, les Pyrénées
» possèdent ce qui n'appartient vraiment
» qu'à elles, dans cette région où l'on trouve
» à la fois tout ce qu'elles ont de plus grand
» et tout ce qu'elles ont de plus beau, la
» vallée d'Arrazas et la vallée de Niscle
» l'emportent de très loin en grandeur et en
» beauté. Les cascades se montrent si harmo-
» nieuses qu'on les croirait façonnées de
» main d'homme ; les couleurs sont si vio-
» lentes que j'accusai Schrader d'exagéra-
» tion en contemplant son aquarelle du
» Gallinero avant d'avoir vu moi-même au
» naturel les prodigieuses murailles. L'Es-
» pagne possède là des sites incompara-
» bles... » (2).

Dans le noyau de granit et de schistes cristallins de la digue pyrénéenne, le Mont Perdu plante sa masse calcaire avec une

puissante originalité. L'éocène y est porté, avec le crétacé supérieur, à des hauteurs considérables et des plissements extrêmement capricieux ont bouleversé radicalement l'ordre chronologique normal des couches. Dans cet ensemble de constitution lithologique très particulière, l'érosion fluviale, ensuite l'érosion glaciaire, puis de nouveau l'érosion fluviale, ont creusé vigoureusement chacune selon ses caractéristiques propres. Quoi d'étonnant dès lors qu'aux flancs de ce Mont Perdu s'ouvre une vallée à l'aspect unique, la plus remarquable du versant espagnol, la vallée d'Ordesa. Érigée en Parc National par Ordonnance Royale du 26 septembre 1918, elle est régie par un règlement qui en assure la protection et la sauvegarde. En voici les principales dispositions : toute forme de chasse, à n'importe

(1) Voir *Parcs Nationaux : Ardenne et Gaume*. Volume XV, 1960, fascicule I.

(2) R. OLLIVIER, D^r MINVIELLE, *Pyrénées*, t. II. Auteur-Éditeur, R. Ollivier, Pau.



Jailissant d'un nid de verdure, le Tozal del Mallo s'élance vers le ciel...

(Photo de l'auteur).

quelle époque de l'année, y est sévèrement interdite ; cependant, dans des circonstances déterminées et sous réserve des modalités à fixer par le Commissariat des Parcs Nationaux, certaines espèces animales, dites nuisibles, peuvent être détruites. La pêche à l'hameçon, exercée sans but de lucre, est tolérée aux conditions générales édictées par la loi.

Les arbres et les plantes, comme les animaux, font l'objet du plus grand respect ; il ne peut être procédé à aucune coupe de bois sans l'accord préalable du Commissariat des Parcs Nationaux ; cet accord est également requis pour l'édification de constructions, l'établissement de refuges et pour le tracé de chemins.

Toute exploitation forestière, hydraulique, industrielle, toute exploitation de mines ou de carrières est défendue.

Aucune forme de pâturage n'est autorisée, sinon du 15 mai au 30 juin, au cours de la transhumance par les chemins réservés à cet effet.

Il n'est pas permis d'apposer des affiches publicitaires ou autres à l'exception de panneaux de signalisation destinés à guider le visiteur.

Des peines sont prévues par la loi en vue de sanctionner les infractions à ce règlement.

Voilà pour la sèche énumération des interdictions ; mais comment le Parc National se présente-t-il en réalité ?

« *Prohibido terminantemente arrancar y extraer la flor de nieve o edelweiss* ».

« Il est défendu de cueillir ou d'arracher la flor de nieve ou edelweiss ».

Ce grand panneau placé à la bifurcation d'un sentier est le seul indice qu'un Parc National s'ouvre devant le visiteur ; le seul indice dû à la main de l'homme ! car la nature et la végétation ont tôt fait de révéler qu'elles croissent ici en pleine liberté, tandis que la beauté sauvage et grandiose du site force instantanément le respect et l'admiration.

Sur les hautes corniches, à eux seuls accessibles, les isards et les bouquetins trouvent d'abondantes landes gazonnées comme aussi le calme et la tranquillité dans des vallons cachés et solitaires. Aucun bétail ne pâture dans le Parc National, aucun pré n'y est fauché et certaines prairies sont de véritables tapis de fleurs où se mêlent à profusion l'œillet des chartreux, la benoîte des Pyrénées, la raiponce hémisphérique,

l'euphrase des Alpes, les scabieuses des champs et colombaires, la knautia des champs, les centaurées bleuet et jacée, toute une gamme de campanules, barbue, agglomérée à feuilles rondes, gantelée et la fine et délicate campanule raiponce, la brunelle, le lin des Alpes...

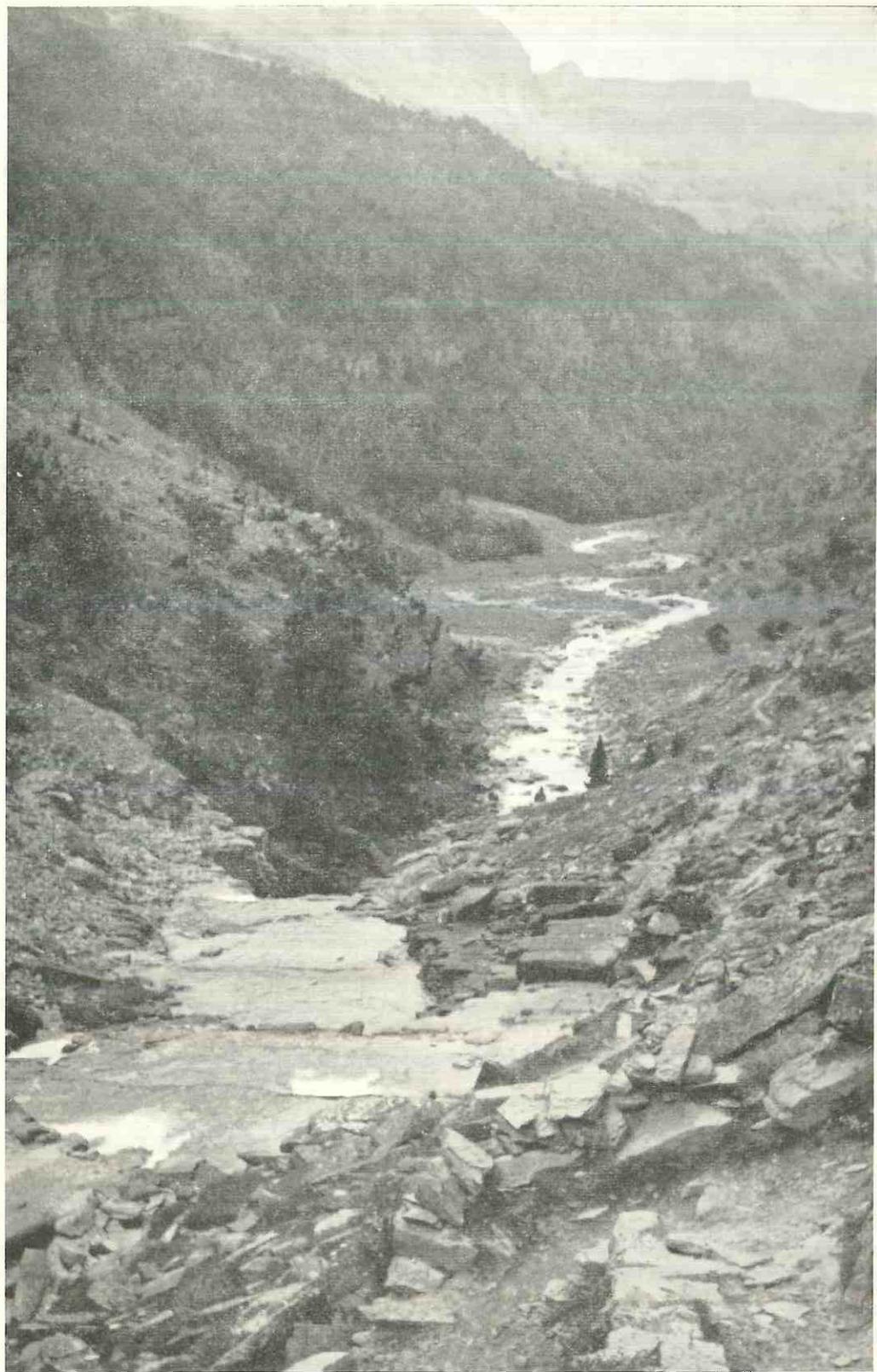
Les roses, les mauves, les pourpres et les violets dominant et parfois s'en détachent le jaune de quelques gesses, le bleu très foncé des belles gentianes croisettes aux sombres feuilles vertes et luisantes ou la grande étoile couleur paille de la carline à feuilles d'acanthé. Le trèfle des Alpes, aux fleurs d'un rouge pourpre gaze de bleu — les plus grandes et les plus vivement colorées de tous les trèfles indigènes — s'y trouve aussi mais beaucoup plus rarement.

Qu'il s'agisse de mort naturelle ou de chablis, de l'effet de l'avalanche ou de mutilations causées par la chute de pierres, partout les troncs morts, les souches pourrissantes, les bois nécrosés restent sur place. Ainsi se trouvent favorisées l'existence de toute une végétation particulière de mousses, de lichens, de fougères, de cryptogames et l'éclosion d'une faune entomologique très variée. Si l'intérêt scientifique s'en trouve enrichi, cette allure de « forêt vierge » exerce aussi une grande séduction sur l'ami de la nature et lui réserve des joies esthétiques incomparables. La diversité des essences jointe aux effets de la régénérescence spontanée, l'alternance d'une sylve dense et touffue, de clairières fleuries et de zones d'une végétation arbustive devenant progressivement plus clairsemée, rendent la forêt extrêmement vivante et en renouvellent constamment le charme prenant.

Rien ici ne fausse l'équilibre des harmonies biologiques et des associations végétales naturelles. Ici aucun de ces « nettoisements méticuleux de la forêt », aucune de ces « emprises humaines » que le professeur Mayné déplore à juste titre et relève comme les causes essentielles de la raréfaction et de la banalisation de la flore et de la faune (1).

Sans doute le Parc National d'Ordesa n'en est-il point pour autant une réserve intégrale, encore que quelques îlots restent

(1) R. MAYNÉ, *Des causes de la raréfaction de la faune entomologique en Belgique*. Bulletin et Annales de la Société Entomologique de Belgique. Tome XCII, 1956, I, II.



De cascade en cascade, le Rio Arazas progresse dans la vallée...

(Photo de l'auteur).

absolument inviolés grâce à leur quasi-inaccessibilité.

Serait-ce cependant une réalisation idéale, dont rien ne menace la sauvegarde et l'intégrité ?

Voire !

* * *

Nous sommes tous consignés au *Refugio* !

L'orage gronde sur la montagne. L'éclair jette des lueurs jaune soufre sur le ciel blafard. En un écho faiblissant, le tonnerre se répercute de vallée en vallée. La grêle martèle les carreaux et la pluie, que les gouttières ne peuvent contenir, s'abat en cascade crépitante sur la terrasse.

Tout autour de l'âtre, reconstitué dans le plus pur style aragonais, avec sa cheminée ronde au centre du plafond, au-dessus du foyer établi à même le pavement du sol, les pensionnaires se groupent.

Dans un coin, une flore et un herbier devant eux, des amateurs de botanique maniant loupe et pince, identifient leurs dernières récoltes. A l'opposé, penchés sur des cartes et des plans, entourés de guides et de brochures, d'autres préparent la prochaine excursion. Des joueurs de bridge se livrent aux altercations toujours courtoises mais vives que ce jeu comporte habituellement lorsque trois joueurs expérimentés sont parvenus à convaincre quelque débutant à faire le quatrième !

« Savez-vous », me dit notre charmante hôtesse « qu'un roi d'Aragon codifia le » premier, vers la fin du XIV^e siècle, les » droits et privilèges des habitants de cette » région et que cette très ancienne législation » régit encore à l'heure actuelle les us et » coutumes de cette vallée ? Tenez, lisez ce » petit opuscule. Vous le trouverez, je pense, » fort intéressant et vous concevrez mieux » quelques-uns des problèmes que pose le » Parc National ».

Ces paroles, de prime abord assez énigmatiques, faisant allusion à l'existence d'un lien rattachant le sort du Parc National à un édit du moyen âge, piquèrent ma curiosité et me sortirent de la torpeur dans laquelle l'orage avait tendance à me plonger. Je pris la brochure : *Règlement et Ordonnances de la Junta de la Vallée de Broto*.

Et voici ce que m'apprit un après-midi d'orage dans les Pyrénées.

Sur le versant espagnol des Pyrénées, de l'Atlantique à la Méditerranée, en Navarre, en Aragon, puis en Catalogne, se succèdent environ 30 vallées dont les plus connues sont : Valle de Roncal, considérée comme la limite naturelle entre la Navarre et l'Aragon ; Valle de Canfranc ; Valle de Broto ; Valle de Benasque, formée par le bassin supérieur du Rio Esera qui draine toutes les eaux du massif de la Maladetta et du Pico Aneto, les plus hauts sommets des Pyrénées ; Valle de Aran — où naît la Garonne — qui fut une vallée libre et indépendante jouissant de privilèges accordés par les rois d'Aragon et de Catalogne ; Valle de Andorra...

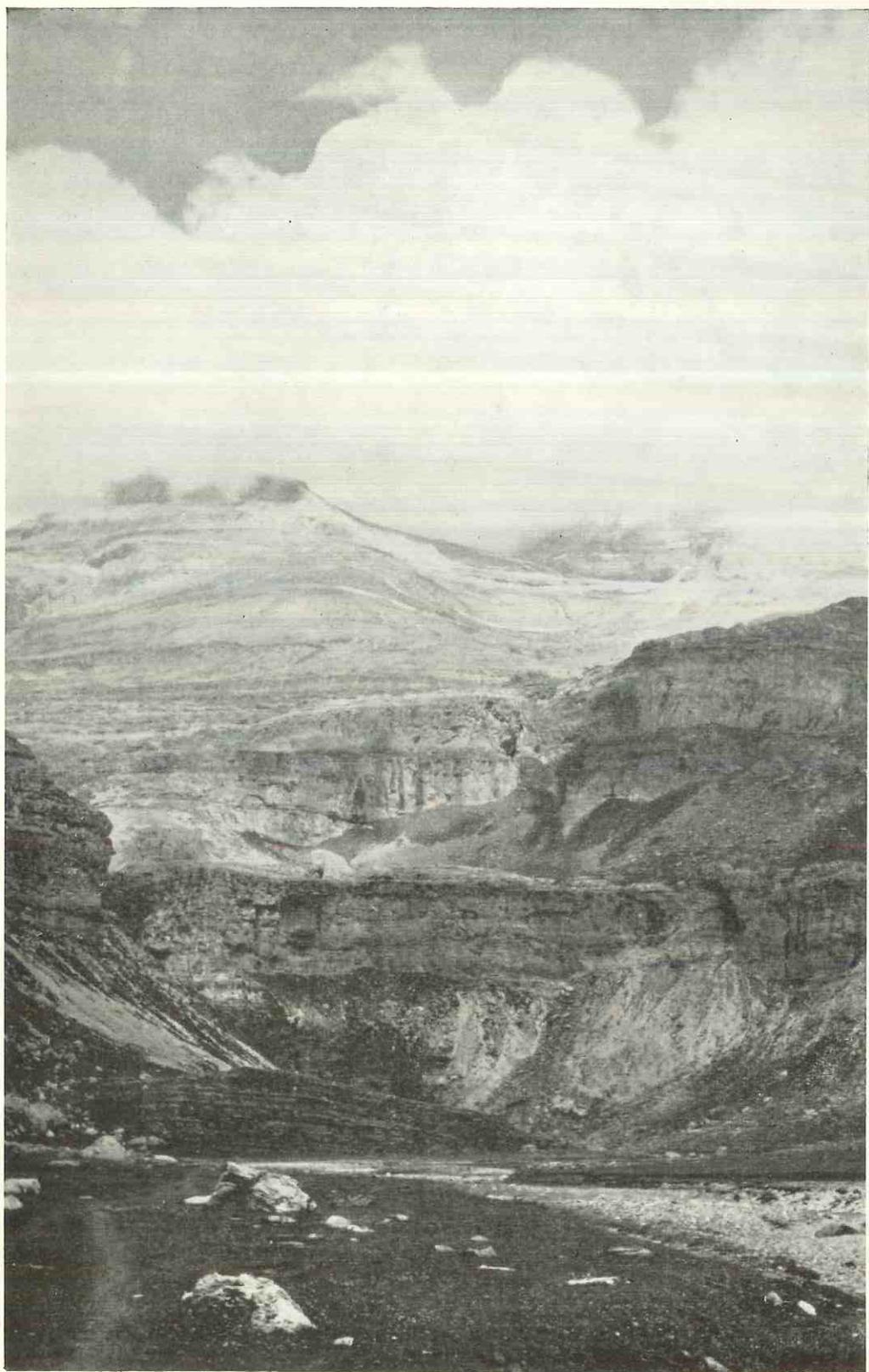
Chacune de ces vallées a son organisation familiale et sociale propre ; ses coutumes, ses légendes, ses dialectes qui subsistent avec d'autant plus de vigueur que ces régions, encore aujourd'hui presque inaccessibles, sont isolées du monde extérieur, à l'écart des grands courants d'idées.

Chaque vallée forme une entité administrative basée sur le principe de la propriété communale dont la jouissance est mise à la disposition de tous ses habitants. Les intérêts de ceux-ci sont défendus par une *junta*, une assemblée constituée d'une représentation de chaque village de la vallée ; cette *junta* règle principalement des questions relatives au pâturage, aux coupes de bois, à la distribution des eaux. Ce régime, qui fait penser à l'époque de nos communes, crée de véritables petits états dans l'État ; et toutes les vallées, avec des fortunes diverses, ont toujours su faire garantir leurs droits et leurs privilèges par les rois d'Aragon et de Navarre d'abord, par les rois d'Espagne ensuite.

Le territoire qui composait jadis l'ancien royaume de Sobrarbe, précurseur du royaume d'Aragon, comprend les vallées de Broto, Puertolas, Bielsa et Gistain, soit tout le bassin supérieur des rios Ara et Cinca, et toutes les terres montagneuses du Haut-Aragon jusqu'à Ainsa qui fut la capitale de ce pays.

La Vallée de Broto — celle de l'Ara et de ses affluents — groupe cinq communes : Torla, Sarvisse, Viu, Fiscal et Broto, sa maîtresse ville et capitale.

La vallée de Broto eut de nombreux différends avec celle d'Ossau ou de Barèges, de l'autre côté de la montagne, pour des questions d'eau et de pâturage, évidemment.



Géant des Pyrénées, le Mont Perdu domine de ses 3352 m le cirque de Soaso...

(Photo de l'auteur).

Sur le versant espagnol, le brûlant soleil d'été a tôt fait de réduire à néant les pâturages dont vivent les troupeaux, unique ressource du pays. Au nord, par contre, les eaux abondantes entretiennent sur les plateaux des prés bien fournis. Aussi les gens de Broto recherchaient-ils en plein été pour leur bétail l'herbe savoureuse des versants opposés.

Peu à peu, l'usage de passer librement d'un versant à l'autre s'établit comme un droit auquel personne, du côté français, ne fut en mesure de s'opposer : Gavarnie n'était qu'un pauvre asile construit par les religieux hospitaliers de Saint-Jean. Les pâturages d'Estaubé, de Troumouse, de Cauterets et du Val d'Azun furent ainsi peu à peu envahis. Puis on protesta tout de même ; il y eut des contestations, on se battit ; la paix s'établit par intervalles (1).

Au XII^e siècle enfin, le comte de Bigorre se soumit au roi d'Aragon ; des droits de pâturage en France furent reconnus aux gens de Broto, mais le col de Gavarnie — lieu historique marqué aujourd'hui encore de la Piedra de San Martin — sépara définitivement la vallée de Broto du Val de Barèges à la crête de partage des eaux, les espagnoles vers la Méditerranée par l'Èbre, les françaises à l'Atlantique par le Gave de Pau, tributaire de l'Adour. Pourtant l'ère des difficultés n'était point close et il faut attendre 1390 pour voir le roi d'Aragon consacrer et fixer par traité non seulement les anciens droits de pâturage des habitants de la vallée de Broto dans la vallée française, mais tous les droits de propriété, tous les privilèges qui feront de cette vallée de Broto une sorte de petit état dirigé par sa junte.

Ces privilèges seront renouvelés successivement par tous les souverains d'Aragon et d'Espagne ; ils seront repris dans le traité de Bayonne de 1862 qui fixe la frontière franco-espagnole.

Et c'est ainsi qu'en 1960 on peut voir du bétail du Val de Broto pâturer en France et des centrales électriques françaises capter des eaux espagnoles pour fournir du courant électrique à l'Espagne en vertu d'accords passés il y a plus de 500 ans !...

Cette charte fondamentale comporte de nombreuses dispositions que je ne puis songer à rapporter ici, mais je ne résiste pas à l'envie d'en signaler une à titre anecdotique et folklorique.

Sur le chemin qui mène de Torla à Gavarnie, là où le sentier passe l'Ara sur un vieux pont en dos d'âne et quitte définitivement les bords de la rivière pour franchir, à 2.257 m, le col de Gavarnie, s'élève un hameau — Bujaruelo — se composant... d'une auberge et d'une chapelle qui appartiennent à la junte de la Vallée de Broto. Tous les trois ans la junte attribue l'exploitation de l'auberge au plus méritant de ses administrés. Ce terme de trois ans est renouvelable une fois et la faveur est très sollicitée : une auberge à cheval sur une frontière est fort rentable !

* * *

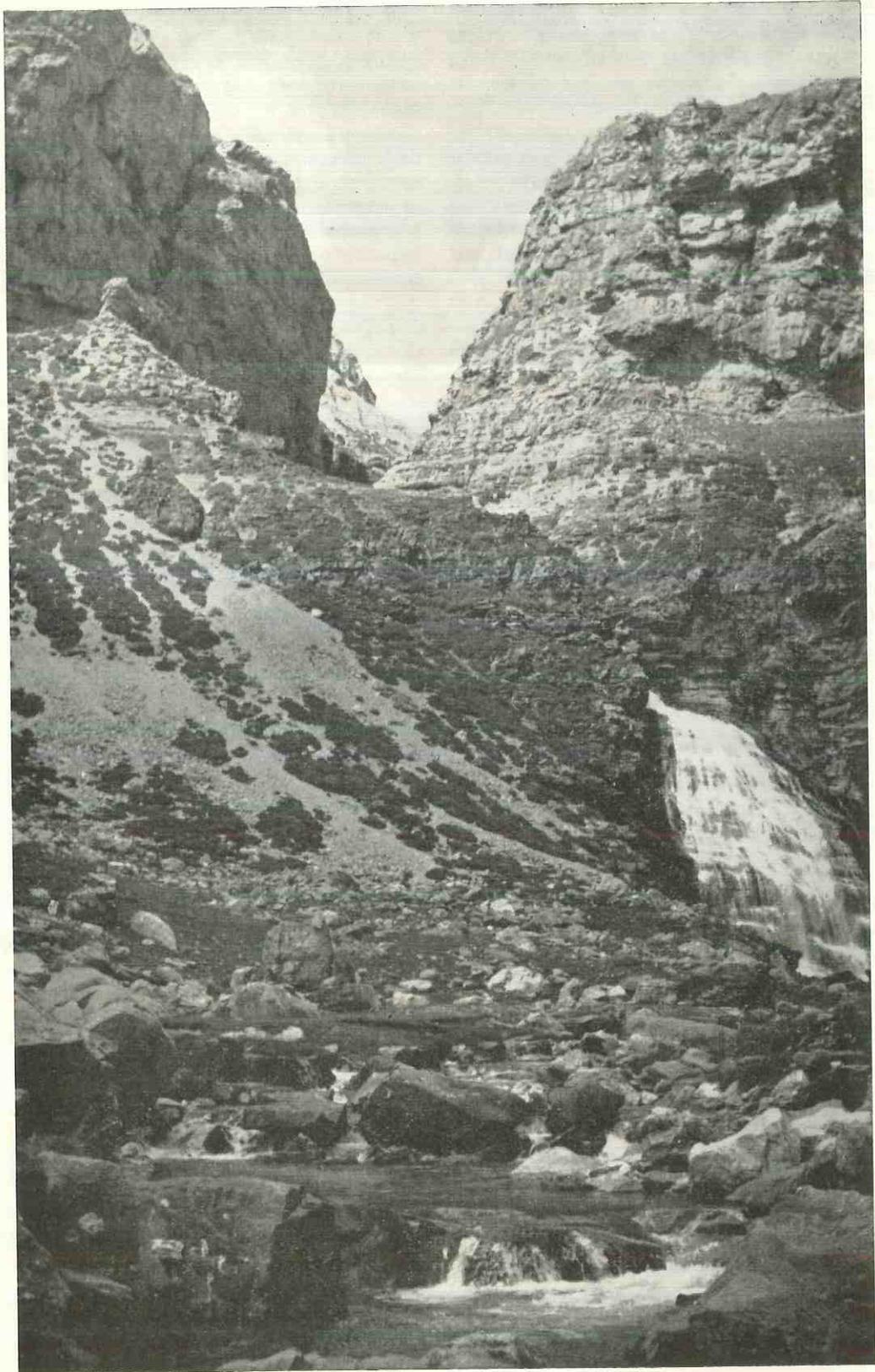
Perché là-haut, sur la lèvre de la crête, je songe à ce petit texte en admirant le ruban d'argent qui serpente au fond du cañon. L'émotion esthétique et la contemplation engendrées par le silence envoûtant des grandes altitudes et la majesté des cimes se trouvent un instant suspendues et je me surprends à méditer sur l'avenir de ce site prestigieux.

Le barrage construit toujours plus haut, captant l'eau parfois au pied même du glacier, transforme toute la vallée, détruisant sa flore et sa faune naturelles ; partout le sentier fait place au chemin, le chemin à la route, la route au boulevard asphalté qui ouvre au cœur de la forêt ou au flanc de la montagne une plaie béante ; la massive structure métallique des pylones qui supportent les fils grésillants des lignes à haute tension, prive le vallon de son caractère pittoresque et rustique.

L'homme, pour construire, doit-il paradoxalement tout détruire ? La vie moderne, envahissante, trépidante, partout dans le monde fait reculer chaque jour un peu plus les limites des îlots de nature intacte. Est-ce elle aussi qui, un jour, sonnera le glas du Parc National d'Ordesa ?

Pour comprendre la situation actuelle, il faut remonter non point certes au déluge, mais assez haut tout de même dans le temps ; le vieil édit est en effet un des éléments du problème. Les anciennes coutumes étaient toujours en usage lorsque quelques hommes avisés suscitérent la création d'un Parc

(1) P. JOUSSET, *L'Espagne*. Librairie Larousse, Paris.



Par une brèche étroite surgit la Cola del Caballo...
(Photo de l'auteur).

National. Des terres furent rachetées, des conventions furent passées, mais certains aspects de ces contrats ne semblent pas avoir été toujours clairement mis sur papier. De ces imprécisions, de ces lacunes, résultent actuellement des sujets de conflit et de friction ; autant de menaces qui planent sur l'intégrité et la sauvegarde du Parc National. Au-dessus et en marge de la loi, les anciennes coutumes subsistent : droits d'usage, servitudes, droits de propriété qui trouvent leur origine dans cette très ancienne législation propre à l'ensemble du Val de Broto — et la commune de Torla s'en souvient.

Torla est une aimable et paisible petite commune ; ses habitants n'ont d'autres soucis que de mener leurs bêtes au pâturage et rentrer suffisamment de fourrage pour l'hiver. Quelques vieilles maisons aragonaises, ornées d'emblèmes héraldiques sculptés dans la pierre, en font tout le charme. Son église possède des orgues du temps de Charles V et de fort jolis fonts baptismaux ; elle s'enorgueillit aussi d'une « Croix de Torla » du XVI^e siècle. A la mi-octobre se célèbrent les fêtes annuelles en l'honneur de la Sainte Vierge del Pilar, patronne de la petite localité et, avec un enthousiasme tout méridional où se mêlent étrangement des élans mystiques de ferveur religieuse et de bruyantes manifestations de liesse populaire, se succèdent pendant trois jours : la messe solennelle avec sermon, le concours de *jotas*, le bal sur la place, la récitation en commun du rosaire, le feu d'artifice, la course cycliste, les aubades, les processions, l'hommage au *rabadan*, le maître berger, le traditionnel *palotiau*. Puis le village retrouve sa quiétude et le temps s'écoule à nouveau au rythme ancestral des fenaisons et des transhumances. Mais, depuis quelque temps, Torla semble avoir la nostalgie des guinguettes, des attractions et des foires aux souvenirs qu'elle voit prospérer à deux pas de chez elle et notamment de l'autre côté de la frontière, ces foires où la crème glacée se vend à la tonne et la limonade à l'hectolitre, où l'on s'enrichit en vendant des cartes postales, des drapelets et des écussons, des poupées en costume régional et toute cette pacotille que l'on voit surgir des valises à la classique sommation « rien à déclarer ? » !

Depuis que la modernisation des moyens de transport a ouvert le Val d'Ordesa au grand tourisme, depuis l'installation d'un

hôtel confortable, Torla s'imagine que la vallée — sa vallée — est une source de richesses dont elle pourrait être frustrée ; aussi la commune, invoquant le vieil édit, remet-elle en cause certaines cessions de droits, pousse-t-elle à la commercialisation de la vallée et en revendique-t-elle progressivement le droit de propriété. N'ai-je point lu récemment qu'elle axait sa propagande touristique sur la réalisation, combien hypothétique cependant mais surtout désastreuse, d'une grand route internationale qui, bouleversant les admirables massifs du Mondarruego et de Gabieto, relierait Gavarnie à Ordesa ! Première étape de ces tentatives de commercialisation : Torla vient d'obtenir l'autorisation d'installer un camping — entouré d'une clôture en fil de fer ! — dans l'enceinte même du Parc National. Le camping est une forme de tourisme moderne qui mérite certes d'être encouragé ; mais ne pouvait-on installer un camp à proximité du Parc National, dans un endroit mieux approprié ?

L'installation de ce terrain de camping est, par ailleurs, le résultat d'un état de choses qui, lui aussi, pourrait donner lieu à de sérieuses complications : certains chevauchements d'autorité, en effet, ne sont pas de nature à promouvoir la sauvegarde du site. Le Parc National dépend, dès l'origine, du Ministre de l'Agriculture, mais il relève également de l'autorité du Gouvernement civil de la Province et de l'Administration communale de Torla. D'autre part, la Direction générale du Tourisme n'est pas sans bonnes raisons de s'en occuper. Le sort du Parc National risque de se trouver tiraillé entre la bonne volonté des uns et l'incompréhension des autres.

C'est ainsi que l'on aboutit à cette situation apparemment paradoxale où un pouvoir a autorisé de plein droit le camping dans le Parc National alors qu'il pourrait et devrait en fait l'interdire. Ne rétablira-t-on pas prochainement le droit de coupe du bois mort ?

Je m'en voudrais cependant de présenter l'avenir sous d'aussi noirs auspices. Je suis convaincu que la commune de Torla et les autorités publiques sauront discerner leur véritable intérêt et il ne doit point manquer en Espagne d'amis de la nature pour veiller à la protection d'une des richesses naturelles les plus remarquables d'Europe. La nature

enfin, là plus qu'ailleurs, se défend elle-même. Les escarpements redoutables, les parois verticales, les masses rocheuses inaccessibles protègent la vallée contre l'invasion massive, l'invasion destructrice, cependant que la grandeur farouche du site et les obstacles qu'il oppose à la ténacité de celui qui veut en vaincre les difficultés, inspirent tout à la fois la crainte et la vénération. Ceux qui se seront cantonnés à l'entrée du Parc National, insensibles à la merveilleuse beauté qui s'ouvre devant eux, continueront à y abandonner les reliefs de leur occupation passagère ; mais à ceux qui auront marché des heures durant, qui auront vaincu la fatigue pour atteindre un sommet, à ceux-là la nature aura donné elle-même les premières leçons du respect et de l'admiration qui lui sont dus.

* * *

Que le *Refugio* paraît minuscule vu des hauteurs du Mondarruego, blotti dans la verdure sur sa plate-forme rocheuse, là où s'amorce en direction du sud, la majestueuse vallée de Broto, creusée par l'Ara que l'Arazas, bondissant hors du Val d'Ordesa, vient d'enrichir de ses eaux tumultueuses ! Au loin, Torla, ce très ancien village, bâti de moellons ocrés, est ourlé de quelques champs où mûrissent de maigres céréales. Comme sur les rives de notre mer du Nord où l'on passe sans transition de l'estran par dessus le dos des dunes aux labours et aux prés, ici aussi, au pied du roc sauvage, s'évalent brusquement des champs et des cultures qui dessinent dans l'auge de la vallée une mosaïque dont chaque pièce jaune paille est frangée de vert, tandis qu'au loin s'estompent, bleu cendré, les cônes chauves et arrondis des sommets pelés. Torla, dernier village avant la grande muraille des Pyrénées, se confond déjà avec le rocher ; mais l'homme moderne a voulu se rapprocher encore des géants inhospitaliers. La route, tel un ruban, déroule ses lacets et vient mourir au pied de l'immense falaise. Là, sous ce petit toit d'ardoise, luisant d'un éclat métallique, se réunissent ceux qui, épris de nature sauvage, chaque jour partent à l'assaut de la montagne, à la découverte de nouveaux ravissements.

Extraordinaire communauté éphémère de gens venus de toute part, hier inconnus les uns des autres, mais ici unis immédiatement dans

un même idéal de beauté et de grandeur !

Jour après jour, le même scénario se déroule. Sortant de la torpeur de la nuit, l'œil a tôt fait de découvrir par les petites fenêtres à double carreau l'état du ciel. Est-il couvert et le temps pluvieux ? alors 9 heures ont bien sonné avant que le premier pensionnaire ne pousse, timidement et presque gêné d'être seul, la porte de la salle à manger. Mais que le soleil luise, que le ciel soit d'azur, et dès avant 8 heures tout le *Refugio* bourdonne d'une joyeuse animation. On s'interpelle gaiement, les groupes se forment « Faites-vous l'ascension du Tozal aujourd'hui ? Prenez plutôt par le sentier derrière le *Refugio* jusqu'à la Casita... » « Je n'ai pu atteindre Punta Acuta l'an passé, connaissez-vous la passe pour atteindre la Cresteria de Diazas ? ... » Dans une sympathique atmosphère de camaraderie et de cordialité, les renseignements s'échangent, des cartes sont déployées, des itinéraires sont discutés.

J'aimerais souligner un instant l'utilité de ces échanges d'informations et de ces confrontations de renseignements. Bien qu'il ne s'agisse pas ici de se livrer à de l'alpinisme — encore que le site se prête bien à la pratique de ce sport — il est cependant très indiqué de préparer les longues courses avec minutie et d'étudier cartes et guides avant de se mettre en route. Les sentiers, si sentiers il y a, sont peu ou pas balisés ; les distances s'évaluent difficilement et tel point que l'on s'imagine atteindre en peu de temps exige souvent une longue marche d'approche. Il est prudent de recueillir les conseils et les impressions de ceux qui ont réussi ou même seulement tenté un itinéraire et de ne l'entreprendre soi-même que lorsqu'on a une idée précise du temps nécessaire, du chemin à suivre, des difficultés à vaincre, du matériel à emporter et ceci m'amènera à évoquer tout à l'heure certaines bouteilles d'orangeade...

Il me souvient d'excursionnistes pourtant habitués du site, qui n'avaient pas trouvé le passage de la Cresteria de Diazas... une petite erreur d'itinéraire peut faire manquer la passe ou le sommet, empêcher le retour avant la nuit ou l'orage.

Mais revenons à nos matins ensoleillés. Après un copieux petit déjeuner le *Refugio* se vide, les groupes se dispersent. Seule l'hôtesse sans doute pourrait dire combien la salle à manger est triste et morne à midi ces

jours-là ! Et le soir, mêmes joyeuses discussions enrichies des expériences glanées pendant la journée. Mais tous les retours n'ont pas la même gaité. Il arrive que d'aucuns reviennent le pas traînant, la mine renfrognée : « Arrivés au pied des clavijas nous n'avons pas osé continuer... » « Las clavijas », voici lâché le grand mot, le sujet de conversation auquel personne n'échappe au *Refugio*. On parle des clavijas avec respect et déférence, avec émotion ou crainte.

Pour le nouvel arrivant, ce terme est mystérieux et les « anciens » ne se pressent point de lui ôter son caractère ésotérique. Les « clavijas » déterminent d'ailleurs deux catégories de pensionnaires : ceux qui les ont franchies et ceux qui n'ont pas réalisé cet exploit ; ces derniers se partagent à leur tour en deux groupes : ceux qui les ont vues et ceux qui ne les ont même pas atteintes, car il est déjà assez difficile de s'en approcher.

Mais que sont donc ces fameuses « clavijas » ?

Sur tout son pourtour, nous l'avons dit, la vallée d'Ordesa est constituée en sa partie supérieure par une immense paroi abrupte dont la chute verticale atteint en certains endroits plusieurs centaines de mètres de dénivellation. Au sud, la crête, la Cresteria de Diazas, peut être franchie, non sans peine d'ailleurs, par des pentes très raides. Il n'en va pas de même au nord et au fond du Circo de Soaso. Ce mur, qui n'est évidemment pas un obstacle pour l'alpiniste aguerri, serait infranchissable pour le simple excursionniste si, à son intention, des passages obligés n'avaient été aménagés où son cheminement pendant quelques instants rejoindra celui de l'alpiniste. Dans ces passages obligés se trouvent les clavijas, des pitons de fer scellés à demeure dans le rocher et dont l'escalade, parfois assez vertigineuse, permet de se hisser à hauteur du plateau d'où partent les sentes qui mènent alors aux grands sommets, au glacier du Mont Perdu, à la Brèche de Roland.

Il y a des clavijas à trois endroits différents ; dans le Cirque de Salarons ou de Carriata où ils ont été placés en 1921 par la Société Espagnole d'Alpinisme Peñalara de Madrid ; ils sont au nombre de treize. La même année, cette société a également placé des pitons, dix, au fond du Cirque de Soaso.

La troisième série de pitons, qui en

comporte trente-deux, permet le franchissement de la paroi dans le Cirque de Cotatuero. Ils ont été fixés en 1881 par le forgeron de Torla à la demande d'un certain M. Buxton, chasseur de nationalité anglaise. Ces derniers pitons se trouvent dans un site particulièrement vertigineux et le passage au-dessus de l'abîme requiert un cœur solidement accroché.

* * *

A Puente de Los Navarros, à 20 mètres en contrebas du pont qui l'enjambe, l'Ara se libère des gorges profondes dans lesquelles le massif de Mondarruego et celui de la Tendeñara l'ont comprimé depuis le hameau de Bujaruelo. Il n'en ralentit pas pour autant sa course folle et se gonfle aussitôt de l'Arazas, l'admirable artisan de la vallée d'Ordesa. Sans doute l'Arazas n'est-il plus que l'ombre de lui-même comparé au torrent, au glacier qu'il fut il y a des millénaires, sculptant, rabotant, burinant, taillant ce qui est maintenant une des plus belles vallées d'Europe. C'est ici, au confluent de ces deux cours d'eau, que commence le Parc National dont les limites se confondent avec celles de la vallée d'Ordesa. C'est d'ici que nous partirons à la découverte de ce val jusqu'aux profondeurs de son cirque terminal : 15 km environ où se succéderont, de ravissement en ravissement, les blanches cascades grondantes, les parois vertigineuses projetées hors d'un nid de verdure, les sources musiciennes, les stations d'orchidées, la forêt de hêtres séculaires, les riantes prairies couvertes de fleurs.

Comme dans les contes mythologiques, l'entrée de la vallée est gardée par un géant, le Mondarruego. Sa masse gigantesque et cyclopéenne, posée sur un socle aux parois redressées à la verticale, domine tout, écrase tout et comme s'il était attiré par un aimant, le regard ne peut se détourner de cette merveilleuse montagne. Le Mondarruego est à lui seul tout le paysage. Je l'ai admiré un soir, depuis Broto, distant de quelque dix kilomètres. La pénombre vespérale avait envahi déjà les ruelles étroites ; un dernier rayon frisant jaunissait d'une douce lumière la verte colline à laquelle s'adosse le village, mais par dessus les toits plats d'où s'échappaient des écharpes grises de fumée, haut dans le ciel, le Mondarruego dessinait sa silhouette majestueuse comme une citadelle dans un feu

d'artifice de teintes délicatement roses et bleutées.

Je le vois aujourd'hui, sous les feux éclatants du soleil matinal, comme un bastion flanqué de tours d'angles, épaulé par de puissants contreforts. Dans des proportions colossales son architecture présente une admirable harmonie de formes. Les stratifications le strient d'énormes bandes parfaitement horizontales aux tons ocres, rouille, gris perle qui contrastent avec le vert profond des innombrables sapins qui donnent l'assaut à sa base.

Fascinant, envoûtant Mondarruego

Je m'arrache avec peine à sa contemplation. Il faut partir, la route sera longue et dure. Mais il s'avère aussitôt que le Mondarruego a un dangereux rival, imposant lui aussi, mais élancé vers le ciel, gracieux et interminable comme ces piliers de l'admirable église romane de Conques, qu'aucun chapiteau, qu'aucune frise ne vient interrompre dans leur ascension vers la voûte. Le Tozal del Mallo m'apparaît comme la seconde merveille de cette vallée. Vraie dolomite, rougeâtre et burinée de nombreuses cheminées, ce pan de mur, haut d'environ 300 mètres, domine fièrement la plaine. Toujours présente dans l'angle de vue, où que l'on se trouve, cette étrange aiguille est indissolublement liée au paysage d'Ordessa et tout au long de mon cheminement dans la vallée, elle exercera sur moi un attrait ensorcelant.

Tournons donc résolument le dos au Mondarruego puisque aussi bien d'autres beautés captivantes, dont il n'est que la préfiguration, nous attendent tout au long de cette randonnée.

Des légions de superbes pins au tronc droit comme des colonnes de temple couvrent les pentes raides. Les mélèzes tout en dentelle dessinent leurs fines arabesques dans la lumière éclatante d'une clairière. Le Rio Arazas se précipite avec fougue dans un étranglement et forme une première cascade remarquable, la cascade d'Arco Iris, où des myriades de gouttelettes irisées scintillent de toutes les couleurs du spectre.

La route asphaltée se prolonge pendant quelques centaines de mètres encore et vient mourir dans une prairie qui déroule son tapis de gazon dru dans le fond de la vallée laquelle atteint ici sa plus grande largeur. Cet endroit porte le nom de « los Albergues »

ou « Las Hosterias » ou encore « Casa Oliván » parce qu'il s'y trouve une construction, assez vétuste, où l'on peut se restaurer et passer la nuit. Cependant l'orange agressif, le bleu marine, le vert criard des tentes de campeurs jettent dans ce site une note peu compatible avec la notion de Parc National.

Mais cet étrange village de toile est vite dépassé. Adieu route, adieu automobiles : une barrière de lourds madriers posés en travers du sentier marque bien qu'ici commence le règne de la vraie nature.

Quel contraste aussitôt avec l'animation de la tribu campante ; les bouleaux et les saules forment des bouquets légers, les genévriers dressent leurs silhouettes grêles entre les pierrailles, les frênes se mirent dans l'onde de l'Arazas qui s'étale dans un lit élargi et prend quelque repos entre deux chutes. La roche, les fleurs, le ciel, les arbres, le miroitement du plan d'eau, tout ici est fait pour séduire l'ami de la nature, jusqu'aux noms poétiques des prairies qui se succèdent dans cette douce plaine : Laña del Caballo, Cubilar de Las Vacas, Turieto Alto, Llano de la Rivereta.....

Sur le versant méridional, à mi-hauteur de la Cresteria de Diazas, se développe la grande paroi verticale de plus de 600 m de haut, la Faya de Pelay — en idiome aragonais, « Corniche couverte de végétation ».

Au nord, le Tozal del Mallo lance sa flèche élégante vers le ciel, tandis que le Gallinero et la Fraucata barrent l'horizon de leur masse imposante.

Une petite statue de la Vierge marque la bifurcation du sentier. Nous laissons à gauche le chemin qui mène au Circo du Cotatuero, passons un petit pont de rondins jeté sur le torrent du même nom et pénétrons dans un parc naturellement jardiné, un admirable *naturliches Parklandschaft*. Des bouquets de buis égaient de-ci, de-là la pelouse fleurie, un tilleul isolé déploie sa large frondaison, quelques pins surgissent au hasard, des joncs nains, *Ulex nanus*, sont descendus des flancs de la montagne pour éparpiller ici leurs touffes dorées et la nature a dispersé savamment quelques gros blocs de rocher comme dans un jardin japonais. Le sentier s'insinue entre ces pelouses et ces parterres, en longeant le bas des murailles du Gallinero. Mais les hêtres se font de plus en plus nombreux, le parc fait place à la dense forêt. Sous le houpier

immense des ancêtres vénérables, les jeunes cherchent une place. Parfois toutes ces verticales sont brisées par un tronc mort, à moitié renversé et qui s'appuie sur les vivants dans une fouillis de branches décharnées, burinées par le pic ou envahies par les mousses.

Le sentier se rapproche de la rivière. Il traverse d'abord un site encombré d'énormes blocs erratiques entre lesquels poussent cahin-caha, dans un désordre chaotique, des hêtres de tout âge et des pins au tronc blanc. Ces blocs moussus et empanachés de fougères sont couverts de cette très jolie fleur propre aux Pyrénées, *Ramondia pyrenaica*. La plante aux feuilles épaisses, ridées et poilues au-dessus, densément velues et laineuses en dessous, s'accroche dans la plus petite fissure, dans la moindre anfractuosité et habite les lieux humides et ombragés des vallées boisées. L'époque de la floraison semble, hélas, passée et je ne verrai qu'une seule de ces belles fleurs penchées en ombelles, d'un beau violet à gorge jaune orangé vif munie de poils courts.

Le grondement sourd de l'eau se fait entendre à nouveau et au détour du chemin apparaît le gouffre où s'engloutit la rivière, la cascade de l'Estrecho ou de Chordonal. Son nom indique qu'elle se trouve dans la partie la plus étroite de la vallée tandis que son pseudonyme révèle que sur ses flancs la framboise — *chordon* — abonde. Cette cascade, considérée comme une des plus importantes de toute la chaîne pyrénéenne, comporte deux étages dont le deuxième atteint 75 m de dénivellation. Dans un fracas étourdissant, l'eau se précipite d'un premier gradin contre une immense paroi verticale dont elle creuse profondément la base, puis tourne à angle droit pour retomber une seconde fois dans un éclaboussement d'écume blanche.

Le sentier, qui jusqu'à présent en pente douce avait ménagé nos muscles, se cabre. Il prend de la hauteur et passe en raidillon devant la Cueva de Frachinal, important abri sous roche où maint promeneur, surpris par l'orage soudain, doit avoir trouvé refuge.

Le regard qui, peu à peu, s'était habitué à la pénombre de la forêt ne perçoit pas encore que les taches de soleil qui dansent et vibrent dans le sous-bois se font plus nombreuses. La voûte de verdure s'éclaircit, devient moins drue. L'ombre cède pas à pas

devant la lumière. Les arbres plus clairsemés annoncent le début des prairies et brusquement l'œil, un peu ébloui, aperçoit la vallée dans toute sa majesté. Le sentier débouche enfin à ciel ouvert et se rapproche de la rivière. La lumière sculpte les masses et accentue les contours en lignes d'ombre et en plages de couleurs vives.

La Cresteria de Diazas se découpe sur le ciel d'azur avec la netteté d'une pointe sèche. Le merveilleux massif du Mont Perdu se profile déjà à l'horizon et devant nous, dans le creux de la vallée dont les pentes forment les jambages parfaits d'un V largement évasé, un scintillement blanc annonce la première série des Gradas de Soaso.

Une belle prairie, la Ribereta de Arazas, nous en sépare encore. La sente ocrée, telle une déchirure dans une pièce de feutre vert, serpente en suivant les méandres de la rivière et contourne en boucles capricieuses les plissements du fond de la vallée. Une avalanche a ouvert une large trouée au flanc du versant méridional. Jusqu'au bord du cours d'eau gisent, dans un enchevêtrement de troncs et de branches, les squelettes blancs dressant leurs moignons nus vers le ciel. Dans un raidissement brusque et avec un vif sentiment de répulsion, je reste figé sur place. Un énorme et répugnant crapaud, grand comme une assiette à dessert, traverse le sentier en bonds lourds et lents et va se réfugier sous un gros bloc de rocher. Chose extraordinaire que la nature qui réunit en un même instant tant de laideur et tant de beauté !

Une multitude de fleurs égale la prairie de toute la gamme des couleurs et c'est par un véritable jardin où dominent les iris mauves ou bleu très pâle et les orchidées, que nous parvenons au pied des premiers Gradas « où, avec une originalité surprenante », écrit L. Briet, « la rivière descend de marche en » marche, un escalier si logiquement et si » parfaitement disposé qu'on le croirait » construit par l'homme » (1).

Les trois volées, totalisant plus de 20 marches, sont séparées entre elles de quelques dizaines de mètres où l'eau en plan horizontal se calme un peu pour rebondir à nouveau en cascates dont l'éclaboussement écumeant

(1) Lucien BRIET, *Bellezas del Alto Aragon*. Huesca, 1913.

scintille d'une blancheur étincelante. Le sentier lui aussi se raidit pour gravir ces gradins. Bondissant de bloc en bloc, sautillant de rocher en rocher, je me hisse au sommet de cet escalier pour cyclopes et là apparaît enfin dans toute sa merveilleuse splendeur le terme de la vallée, le Circo de Soaso. Son fond plat est constitué de cailloux et de galets recouverts de-ci, de-là de vertes plaques d'une herbe maigre et courte parsemée de fleurs tantôt hautes sur tiges comme l'iris ou les chardons, tantôt malingres et chétives comme les edelweiss, les colchiques ou les œillets.

D'innombrables résurgences jaillissent à mi-hauteur du versant septentrional et leurs eaux babillardes rejoignent l'Arazas qui a repris des allures de rivière de plaine. Son lit s'étale largement en méandres paresseux, ses bras se nouent et se dénouent au gré d'une butte ou d'un bloc erratique. Sur les pentes d'éboulis et les parois exposées au nord quelques pins rabougris s'accrochent désespérément et luttent ici à 1.800 m contre la rigueur des éléments ; sur les pentes exposées au sud un peu d'herbe subsiste, émaillée de touffes jaunes de jons nains.

Au delà, la muraille verticale plante ses à pic vertigineux et jusqu'aux cimes, baignant dans une lumière tamisée de bleus clairs et de gris perle, tout le paysage s'inscrit dans une admirable grisaille.

De leurs 3.300 m les grandes sentinelles, les Tres Sorores, montent la garde au-dessus de l'amphithéâtre de pierre. Flanqué à sa droite du Soum de Ramond sommé de son curieux casque, à sa gauche du Cilindro partiellement caché, le Mont Perdu, deuxième géant des Pyrénées après le Pic d'Aneto, dresse haut dans le ciel sa fière silhouette. Son front chauve est labouré par les tempêtes et des banderolles de neige s'enroulent à ses flancs. Le silence enveloppant et perceptible est à peine troublé par le vrombissement d'un insecte, un soudain clapotis de l'eau ou, de temps à autre, par le ouit-tec-tec aigu et répété d'un rouge-queue titys.

Mais il faut progresser encore un peu jusqu'au fond du cirque pour découvrir la dernière de cette série d'impressionnantes cascades, celle par où l'Arazas, rassemblant en ruisseaux et ruisselets les neiges fondantes des hauts sommets, débouche dans la vallée d'Ordesa. Dans l'angle extrême nord du

cirque, par une brèche étroite, la cascade surgit du ciel et sa forme très particulière justifie pleinement son nom de queue du cheval, *Cola del Caballo*.

Ici encore de nombreuses plantes éveillent l'intérêt. *Eryngium bourgati*, espèce pyrénéenne du chardon bleu ou panicaut des Alpes, d'un vert bleu, qui passe, au moment de la floraison, et de la tête au pied, au bleu violacé clair. Hélas, le chardon bleu est recherché des touristes et il devient rare ; très peu répandue aussi est la cirse glabre dont je trouve au fond du Circo de Soaso une unique station. Cette espèce assez voisine d'aspect du chardon blanc est également propre aux Pyrénées. Mais une fleur plus spectaculaire encore attire mon attention. Intrigué par de grandes taches blanchâtres dispersées sur la paroi verticale du versant méridional du cirque — ce ne peuvent être des paquets de neige à cette altitude et à cette époque de l'année — j'entreprends une courte mais assez périlleuse escalade pour découvrir la fleur la plus belle de tout ce site, la plus caractéristique aussi, une puissante et magnifique saxifrage. Elle habite exclusivement les fissures des parois rocheuses humides et exposées au nord. Ses feuilles oblongues, crénelées en dents de scie sur leur pourtour, ponctuées de blanc, forment une grande rosette dense pouvant atteindre 25 cm de diamètre ; du centre surgit une longue tige rouge-brun, portant en panicule pyramidale une énorme grappe de fleurs blanches délicatement tachetées de rose.

Cette *flor de rocca* restera à tout jamais gravée dans ma mémoire comme une des plus pures merveilles de cette prestigieuse vallée d'Ordesa.

* * *

Monte comme un vieillard, tu arriveras comme un jeune homme (1)

Levé tôt matin, je retrouve mon guide espagnol dans le hall où sont étalées nos provisions de bouche, une multitude de petits paquets, les *bocadillos*, les sandwiches du classique pique-nique espagnol ; les quignons de pain, le bout de saucisson

(1) Proverbe espagnol.

rouge, l'épaisse tranche de jambon cru, chacun enveloppé séparément ; il y a aussi dans une gamelle la *tortilla*, l'omelette aux pommes de terre. Mais je suis quelque peu surpris de découvrir également des bouteilles de limonade en assez grand nombre ! C'est que l'expédition que nous allons entreprendre aujourd'hui — l'ascension du Tozal del Mallo — se situe dans une partie de la montagne où il y a fort peu d'eau pendant les mois d'été et si la journée est chaude nous aurons soif ! Va donc pour la limonade, bien que les bouteilles alourdissent singulièrement le sac qui contient déjà bon nombre de choses : une flore, de la corde, des appareils photographiques et accessoires, une petite trousse pharmaceutique, des jumelles, un cahier de notes et... un dictionnaire espagnol !

Immédiatement derrière le *Refugio* le sentier s'enfonce dans la forêt de conifères. Épicéas et sapins, mélèzes et pins noirs se pressent en rangs serrés et à leur pied la terre fraîchement remuée trahit les ébats nocturnes des nombreux sangliers dont le groin a profondément labouré le sol. Une multitude de plantes herbacées égalaient le sous-bois et une des plus caractéristiques d'entre elles, *Hepatica triloba*, abonde à l'ombre des buissons de buis qui se détachent des sombres fourrés. Sa feuille trilobée, coriace et luisante, d'un vert foncé marbré de taches d'un vert plus clair, s'étale parmi les fraisiers. Mais je ne verrai point sa fleur, d'un beau violet, parfois rose ou blanche, qui s'épanouit au premier printemps. Plus loin, ce seront en abondance les feuilles glabres, échanquées à la base en forme de cœur renversé, des cyclamens qui ne fleurissent pas encore et dont je ne verrai pas davantage le rouge pourpre des fleurs ! Mais d'autres très belles plantes compensent cette déconvenue. C'est également à l'abri de ces buissons que nous admirons l'élégante et gracieuse ancolie des Pyrénées, voisine de l'ancolie des Alpes, dont la grande fleur solitaire d'un bleu vif encadre un cœur aux étamines d'or ; puis dans les clairières, parmi les herbes hautes, éclatante de blancheur, la grande astrance et encore la superbe campanule barbue aux fleurs d'un bleu très pâle et à la corolle à lobes velus intérieurement.

Un premier petit torrent, pratiquement à sec, est lestement franchi et voici que le sentier débouche brusquement sur une prairie baignée de soleil. L'herbe est parsemée

de fleurs dont le parfum embaume l'air. Nous nous arrêtons un instant près de la *Casita*, une de ces petites constructions sommaires en gros moellons, maintenant presque en ruines, où les paysans jadis trouvaient refuge par mauvais temps et entreposaient leurs outils lorsqu'ils venaient faire les foins. Nous jetons un regard en arrière, vers l'entrée du Val d'Ordesa ; après 45 minutes de marche le *Refugio* au loin nous paraît déjà bien petit avec derrière lui la masse imposante du Tendeñera qui bouche l'horizon au couchant.

Ici finit le sentier et la prairie va mourir au bord de la crevasse creusée profondément par le *barranco*, le torrent de Carriata ou de Salarons. Il nous faut maintenant retrouver, sur l'autre rive, la sente qui s'amorce dans le bas de la vallée au terme de la route carrossable en face des *Hosterías*. Première difficulté de la journée, le franchissement du torrent — ou plus exactement de son lit, car d'eau il n'y en a plus guère qu'un filet — réserve à mon compagnon, avec plus d'émotion que de mal, une glissade malencontreuse se terminant en bain forcé dans l'eau, fort froide, d'une marmite. D'énormes blocs de pierre sont entassés dans le vallon, se soutenant mutuellement en un chaos qu'il faut franchir en s'agrippant, en se coulant entre les fentes, en se hissant à la force des bras et des jambes, en sautant par dessus les marmites où stagne un peu d'eau sale. Sur l'autre rive, derrière le dos rond et poli d'un bloc de belle taille, apparaît enfin le sentier, très raide, parallèle au torrent. Ces exercices assez périlleux, un soleil de plomb, nous ont laissé le gosier fort sec ; mais la Providence nous met à portée de main d'abondantes fraises des bois, savoureuses et rafraîchissantes. Ainsi désaltérés nous reprenons d'un pas lent et mesuré notre fatigante progression sur un sol où le pied à chaque instant glisse et dérape sur les cailloux et la pierraille. Les arbres se font plus rares, les genévriers et les buis s'inscrustent entre les blocs erratiques ; *Ulex nanus* déploie de tous côtés ses coussinets jaune vif sur lesquels les premiers iris et les orchidées déposent des rubis et des améthystes. Le sentier quitte les derniers sapins et déroule ses lacets en plein soleil entre broussailles et rocaïlles. Et devant nous s'ouvre maintenant, imposant et grandiose, tout l'hémicycle du Cirque de Salarons. A gauche, l'immense falaise du Tozal del Mallo

de la cime duquel tout à l'heure nous dominerons toute la vallée ; à droite, le socle massif, aux gradins taillés pour quelque géant, du Gallinero portant en son point culminant, telle une pyramide pointue, le Pico de Salarons. Devant nous, tapissant le fond du cirque, une pente gazonnée très rapide s'élève jusqu'au pied de la muraille qui barre le sommet de ce gigantesque amphithéâtre.

Nous débouchons sur une sorte de balcon, à l'entrée d'un couloir presque vertical, qui entaille profondément l'angle est du Cirque.

Nous retrouvons le torrent de Salarons qui s'étale en larges flaques sur ce balcon dont il ruisselle en minuscules cascates. Il est cette fois franchi en trois ou quatre enjambées et nous nous rafraîchissons avec délice dans son eau glacée et limpide qui vient de contourner un énorme bloc de névé tapi au fond du couloir. Nous ne trouverons plus d'eau au-delà et je cesserai bientôt de fulminer contre les bouteilles de limonade ! Autour de nous, le blanc des edelweiss et l'or frangé de bleu-lilas des asters — deux plantes que l'on trouve souvent de compagnie — tranchent sur la grisaille du rocher. Et je retrouve aussi ces admirables saxifrages accrochées, ici, dans les fissures de parois verticales encore plus inaccessibles qu'à Soaso, mais toujours dans des endroits très humides, bien que moins caractéristiquement exposés au nord.

Voici que commence la longue ascension de la pente gazonnée dont l'inclinaison atteint un angle assez vertigineux. En zig zag, virant en épingle à cheveux, de l'extrémité droite du cirque à son extrémité gauche, puis de nouveau vers la droite, nous gagnons progressivement la base de la paroi verticale.

« Là », me crie brusquement mon guide en pointant l'index vers la zone élevée où les derniers arbres poussent épars au pied de la pente d'éboulis grisâtres, « là, *sarios*, des isards ! !... » Sans doute ces animaux farouches, qui broutaient paisiblement sur une vire, ces étroites bandes de végétation qui tapissent les saillies des hautes parois du rocher, nous avaient-ils repérés bien avant que nous ne les découvrions et la petite harde de 5 ou 6 têtes s'éloigne sans précipitation. Pendant quelques brefs instants nous apercevons entre les troncs le pelage roux et la croupe blanche des isards bondissant par dessus les gros blocs de pierre et les arbres

renversés ; puis ils disparaissent derrière une corniche légèrement en surplomb.

La marche de flanc devient pénible, la déclivité est raide et le pied glisse sur l'herbe. Nous prenons cependant rapidement de l'altitude. De temps à autre mon guide s'arrête et cherche le repère suivant, car ici point de sentier pour indiquer la voie à suivre, seulement de-ci, de-là, des repères de montagnards, quelques pierres plates amoncelées en tourelle visible d'assez loin. Mais où donc franchit-on cette paroi qui se dresse maintenant devant nous comme un mur ? Je n'avais pas encore beaucoup songé aux clavijas, mais je sentais confusément que le grand moment approchait où l'occasion me serait donnée de passer dans une nouvelle catégorie de pensionnaires du *Refugio*, ceux qui ont vu les clavijas, ceux qui les ont vaincues ...

« Clavijas », me crie tout à coup mon guide sans autre commentaire au moment où nous avons véritablement le nez contre la muraille. J'ai beau regarder, chercher, scruter, je ne vois que de la pierre. « Là », me fait-il en désignant un endroit à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Et je les vois enfin ces petits pitons de fer, d'un bon décimètre de longueur, de quelques centimètres de diamètre, distants d'environ 2 mètres l'un de l'autre, scellés dans le roc à la cote 1800, tantôt à gauche, tantôt à droite sur le flanc même de la paroi ou légèrement en retrait dans une cheminée étroite.

Il faut d'abord graver quelques mètres en progression verticale par appuis successifs des mains et des pieds sur les prises du rocher. Cette courte escalade directe mène à une plate-forme d'un peu moins d'un mètre carré ; à environ 2 mètres plus haut se trouve placé le premier piton. Le sac qui commence à peser et dont les sangles creusent les épaules sous le poids... des bouteilles et des appareils photographiques qu'il est périlleux de vouloir garder en bandoulière dans ce passage difficile, est abandonné sur la plate-forme ; fixé à un bout de la corde, nous le remonterons lorsque nous serons parvenus au haut de la première série de pitons ; l'opération se répétera après le franchissement de la seconde série.

Un pied dans une fissure, l'autre calé contre la paroi, une main cramponnée au piton, l'autre cherchant où s'agripper,

je me hisse lentement avec des gestes mesurés ; l'attention est constante et l'œil scrute la pierre pour trouver l'appui suivant ; durant une fraction de seconde cependant, j'entrevois dans une fissure une merveilleuse *Ramondia pyrenaica*. Je n'en avais vu qu'une seule presque fanée, au cours d'une excursion précédente ; je n'en verrai plus d'autres ; il fallait bien que celle-ci, admirablement épanouie, se trouvât justement là où l'on songe à tout sauf à admirer des fleurs ! La première série de clavijas passée, il faut à nouveau franchir quelques mètres de rocher en escalade extérieure pour atteindre une nouvelle petite plate-forme. De cette dalle d'attaque part la seconde série, cette fois de 8 pitons. Une fois encore les jambes se tendent ; plus rien ne compte si ce n'est ce petit point que la main devra saisir ; les muscles se bandent ; à chaque contraction et détente successives le corps est amené un peu plus haut, et tout autour le silence que rompt seulement de temps en temps une indication donnée à mi-voix par celui qui précède : « ... un peu plus à gauche... plus haut le pied... attention,, cette pierre ne tient pas... ».

L'effort est rude mais exaltant et quelle récompense nous attend là-haut, après ce passage rocheux, dans le cadre incomparable de la montagne et du ciel ! Le sac a été hissé ; les jambes ballantes au-dessus du vide, assis sur le rebord de la corniche, nous avons devant nous un spectacle merveilleux. Au premier plan, la vallée, telle un sillon que le soc d'une gigantesque charrue aurait tracé dans le massif. « D'une extrémité à l'autre, les couches superposées sur une hauteur de plus de 1000 mètres gardent leur horizontalité, leur couleur et leur texture particulière. L'une très mince, d'un rouge vif, court comme un liseré de sang au sommet des contreforts qui s'élancent en avant des murailles. Une autre, d'un gris perle, s'allonge en corniche avec une grâce étrange et une persistance incroyable au-dessus des créneaux qu'elle couronne ainsi d'une sorte de glacis finement strié. A mi-hauteur des murailles, une étroite terrasse interrompt les colonnes de rochers, en suit les ondulations, se plie avec une souplesse de serpent autour des caps et des golfes, enveloppe les moindres sinuosités de sa ceinture d'éboulements cendrés et, dans certains replis, se transforme en escaliers

arrondis, sur chaque marche desquels une strie de fleurs d'ajonc brille comme un filet d'or » (1).

En face de nous, la Cresteria de Diazas déroule sa falaise interminable à une altitude toujours égale, interrompue seulement par son unique petit sommet, Punta Acuta. A l'arrière-plan, s'estompent dans une brume bleutée, les massifs de la Tendeñera, d'Otal, de Piedrafita, les hauteurs de Sallent que franchit le col de Pourtalet.

L'harmonie des formes et des couleurs donne la sensation d'un moment de profonde poésie. Le silence enveloppant ajoute au sentiment de solitude et cependant un skri-skri-skri pénétrant me fait lever les yeux. Au-dessus de nous quelques martinets noirs exécutent leur numéro d'acrobatie. Le corps fusiforme, brun-noir et la gorge claire, ils passent et repassent un instant d'un vol rapide comme un jet de flèches, chassant très haut pour happer les insectes volants.

Après une courte halte, nous reprenons le chemin de la cime et comme pour nous récompenser davantage des difficultés vaincues, la marche prend l'allure d'une promenade sur un plateau à peine ondulé. Après les éboulis et la pierraille, le pied se pose avec une sensation de bien-être dans le gazon feutré ; chaque pas semble s'enfoncer mollement dans l'herbe. Les rayons du soleil tapent dur, j'ai la bouche sèche et la gorge rêche. Mais il n'y a plus autour de nous le moindre ruisselet ; plus un filet d'eau ne s'insinue entre les rochers ; les sources très abondantes, mais taries en ce plein été, ne se révèlent plus que par de larges plaques oblongues d'herbes couchées et aplaties par le ruissellement printanier. Combien je bénis maintenant la limonade que nous buvons goulûment à la bouteille sans même nous apercevoir qu'elle est tiède et qu'elle a perdu toute son effervescence ! « Pressons un peu le pas », dit le guide, en jetant un regard pas très rassuré vers le couchant où les nuages s'amoncellent en formes sculpturales.

Un passage difficile, court mais assez périlleux, nous sépare encore de l'amorce du contrefort qui épaula le point culminant du Tozal del Mallo. C'est un couloir d'avalanche

(1) FR. SCHRADER, *Annuaire du Club Alpin français*, 1876.

fort raide dont le franchissement s'avère peu commode. L'action considérable du ruissellement a entraîné les parties arénacées et le chaos de blocs, de pierraille, de pierres plates est sans cohésion, privé de tout appui. Une seconde d'inattention et c'est la dégringolade...

Comme la presqu'île est reliée à la terre ferme par une étroite langue de terre, le sommet du Tozal est rattaché au massif par une mince crête gazonnée. « Savez-vous » me demande mon guide, « ce que signifie Tozal del Mallo ? En idiome aragonais, Tozal désigne le pic et Mallo le marteau ». Et, en effet, vue en plan, la cime a quelque peu la forme de la tête de ces longs marteaux de tapissier, la crête qui la relie au plateau en étant le manche.

Et nous y voici enfin, au haut de cette fière montagne, perchée à plus de 2.200 mètres d'altitude, après avoir marché quasi sans interruption pendant cinq heures et demie pour nous élever de plus de 1000 mètres depuis le *Refugio*.

A nos pieds, la vallée, en une courbe majestueuse, s'infléchit vers le nord et va buter contre les géants des Pyrénées, les Tres Sorores, le Mont Perdu et le Soum de Ramond encapuchonnés de neige et le Cilindro que le Pico de Salarons tout proche soustrait à nos regards.

« Nous ne pouvons manger ici ; voyez les » nuages qui se rapprochent : ou bien ils » passent, ou bien ils restent accrochés aux » crêtes et nous serons alors dans la brume, » dans la pluie, peut-être dans l'orage ; nous » ne pouvons prendre aucun risque ; il nous » faut redescendre tout de suite ».

Ces remarques pertinentes me tirent brutalement de ma contemplation. Je scrute l'horizon vers le sud. Les nuages accourent, les uns aux contours violacés, les autres noirs comme jais, tantôt déployés comme des draperies, tantôt rassemblés comme des légions qui donnent la charge.

J'aurais tant aimé rester un peu encore... et la longue descente commence sous les premières gouttes de pluie.

LA FAUNE DE PROVENCE

par J.-P. Vanden EECKHOUDT

Plusieurs de nos membres nous ont fait savoir combien il leur plaisait de trouver dans la revue, sous la forme de larges rappels, mieux que de brèves relations de nos grandes conférences.

Le succès accordé à la magistrale étude du R.P. Alb. Raignier, S. J. sur les Doryles Africains (1) et au non moins intéressant article de Mr L. Bergogne sur les Forêts et Reboisements de l'État d'Israël (2), l'un et l'autre faisant suite aux exposés sur les mêmes sujets que nous eûmes le privilège d'entendre de la bouche des auteurs, nous a permis de conclure en faveur de la formule « conférence-compte rendu », ce dernier de la plume même des orateurs. Particulièrement goûtée par nos lecteurs, elle donne aux uns l'occasion de parfaire leurs connaissances acquises au cours des conférences, aux autres la possibilité de

participer, quoique avec retard, à leurs enseignements.

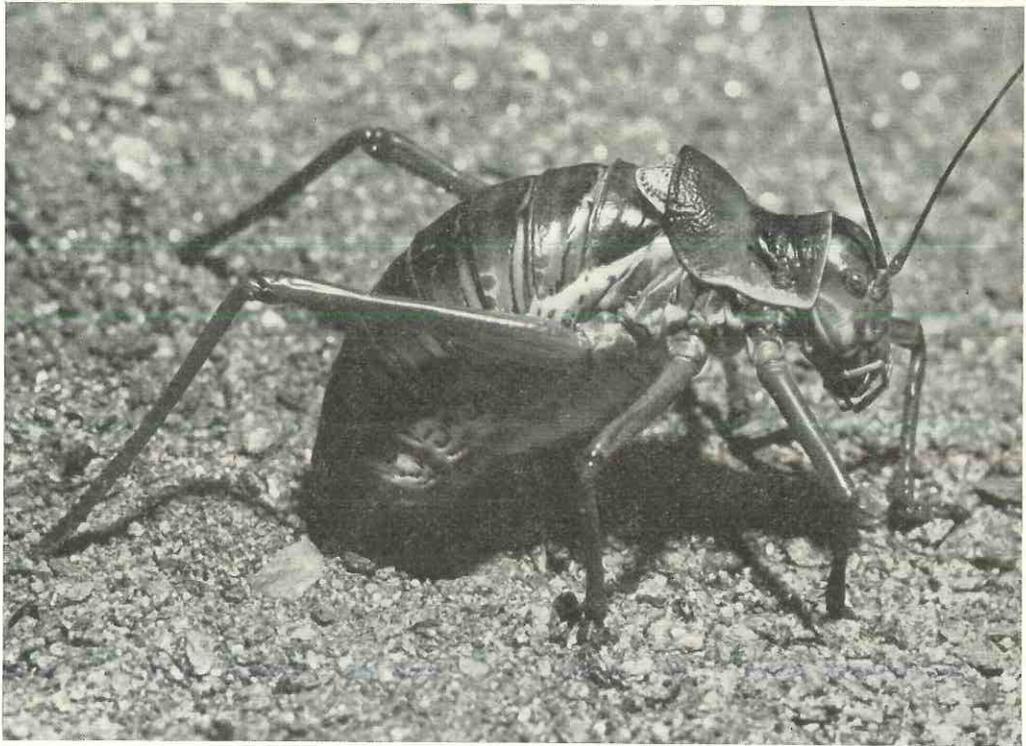
Nous remercions donc Mr J.-P. Vanden Eeckhoudt d'avoir bien voulu, dans cet esprit, rédiger personnellement les quelques notes qui vont suivre ; elles sont une substantielle synthèse de la belle conférence qui nous groupa autour de lui le 7 mars 1961 dans la salle de l'Institut des Parcs Nationaux du Congo.

La Direction.

Parmi les différentes régions de France, la Provence — vaste triangle délimité par les Alpes, le Rhône et la Méditerranée — se

(1) Cf. *Parcs Nationaux*, vol. XV, fasc. 2, 1960.

(2) Cf. *Parcs Nationaux*, vol. XV, fasc. 3, 1960.



Ephippiger provincialis.
Ephippigère de Provence. Femelle pondant dans la terre. Var. Juillet.
Longueur : 30 à 46 mm. (Photo de l'auteur).

signale par sa flore exceptionnelle et l'originalité de sa faune.

Celle-ci étant tributaire non seulement des conditions géographiques et climatiques, mais de la flore elle-même, il convient d'analyser, puis de déterminer la nature du milieu végétal ambiant.

La Provence se distingue avant tout par son climat qui dans l'ensemble est de type méditerranéen malgré des différences dues à des particularités régionales : l'allure générale de ce climat est souvent contrariée localement par des facteurs limités mais très intenses qui sont à l'origine de micro-climats dont il existe d'innombrables variétés et dont le morcellement est peut-être plus frappant en Provence que partout ailleurs.

Ajoutons qu'en outre flore et faune dépendent aussi du relief et surtout de la nature du sol, celui-ci étant calcaire dans la plus grande partie de la Provence, tandis qu'il s'y rencontre également d'importants massifs métamorphiques (les Maures), cristallins (l'Estérel), gréseux ou schisteux.

Sur ce substrat très divers, la végétation normale serait la forêt : forêt de pins d'Alep et de chênes verts sur le calcaire, forêt de pins maritimes et de chênes-liège sur les terrains acides, forêt de pins sylvestres et de chênes blancs sur les premiers contreforts des montagnes ; mais la forêt ne subsiste plus que dans des zones très limitées. Dégradée presque partout ailleurs, elle a été remplacée par deux associations typiquement méditerranéennes, le maquis et la garrigue.

Le maquis prospère surtout en terrain acide ; c'est un enchevêtrement de buissons généralement épineux dont les feuilles persistantes — vernissées ou tomenteuses, réduites ou à bord enroulé, toujours aromatiques — leur permettent de résister aux fortes insulations et à la sécheresse (bruyère en arbre, arbousier, calycotome, lentisque, cystes, philaria ...).

La garrigue, qui s'étale sur d'immenses espaces calcaires, est une association très ouverte, où le sol nu et caillouteux apparaît largement entre les touffes d'une végétation

basse formée de graminées xérophiles et de sous-arbrisseaux, tels le thym, le romarin, l'euphorbe épineuse...

De grandes étendues, jadis occupées par les cultures, sont peu à peu reconquises par la végétation naturelle qui s'y groupe en formations très particulières; paradoxalement, ce milieu est des plus riche aux points de vue floristique et faunistique.

La faune de la Provence comporte trois éléments bien distincts :

1) des espèces paléarctiques banales présentes ici aussi bien que partout ailleurs ;

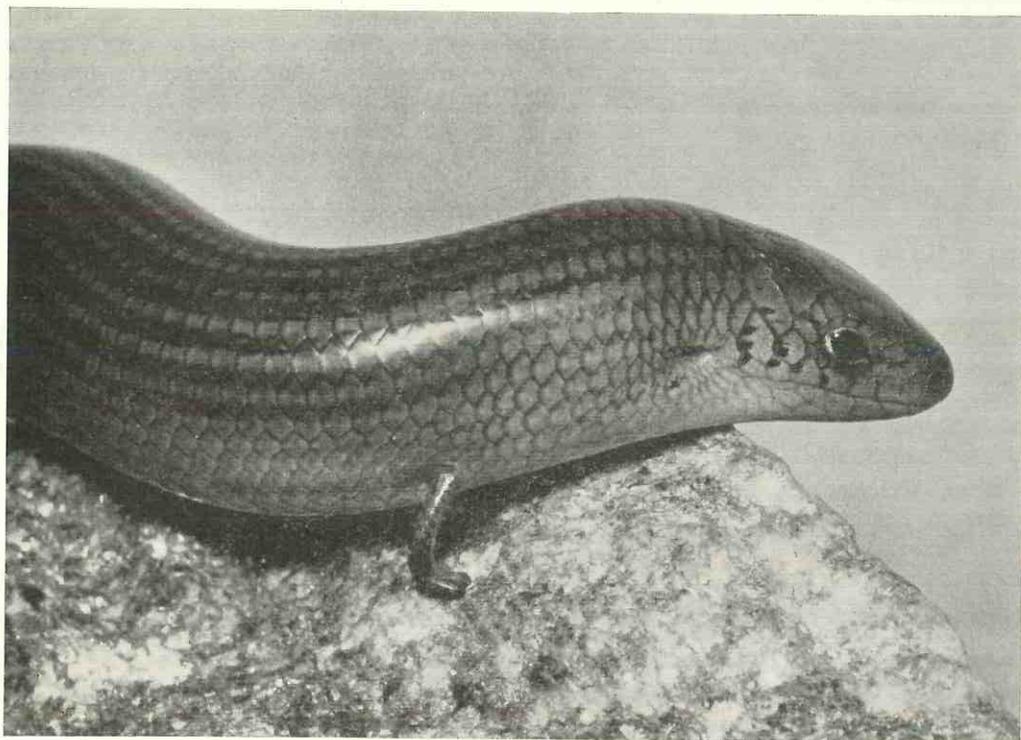
2) des espèces nettement méridionales mais que l'on peut aussi rencontrer en remontant vers le nord, où leur densité va en s'amenuisant progressivement ;

3) une foule d'espèces typiquement méditerranéennes et qui ne sont représentées en France que dans la seule Provence. Ce sont les plus intéressantes.

Il est curieux de constater que parmi ces espèces provençales les différentes classes zoologiques ne figurent pas de façon normalement équilibrée : c'est ainsi que les

mammifères, les oiseaux, les batraciens, les myriapodes, les insectes odonates et diptères ne représentent qu'un pourcentage assez faible de la faune strictement méditerranéenne. Par contre, cette faune se recrute principalement chez les reptiles, les arachnides, les mollusques et surtout chez les insectes, parmi lesquels les orthoptères, les hyménoptères, les lépidoptères se distinguent par leur abondance. La plupart des espèces appartiennent à des familles et à des genres que l'on retrouve en Afrique et en Asie tropicale, ce qui nous donne une indication sur les migrations complexes qui, à travers les vicissitudes des glaciations et des réchauffements successifs, ont abouti au peuplement actuel de la zone méditerranéenne.

Les animaux de Provence se prêtent admirablement à des observations du plus haut intérêt sur la variation des densités de population dans l'espace ou dans le temps. Il est des espèces très largement distribuées mais dont la fréquence, extrême certaines années, est nulle en d'autres temps;



Chalcides lineatus. Seps chalcide. Grimaud (Var). Juillet.

Peut atteindre 35 à 40 cm de long.

(Photo de l'auteur).

il en est encore, si étroitement localisées, que les individus grouillent littéralement par endroit, alors qu'on n'en rencontre pas un seul quelques mètres plus loin. Les causes de ces variations ne sont pas seulement à rechercher dans le climat mais dans les rapports écologiques des espèces entre elles et dans la dynamique intérieure de celles-ci.

Les insectes sont les représentants les plus nombreux et les plus qualifiés de la faune provençale. Trop abondants pour que nous les citions tous, rappelons toutefois parmi les papillons : le superbe *jasius*, d'allure africaine, attiré par les figues, l'immense *paon de nuit*, hôte des amandiers, l'élégante *thais* sur les bruyères en fleurs, la *cléopâtre* translucide, amie des orchidées.

Parmi les orthoptères, la famille des *mantes*, riche de six espèces et dont les formes, les allures et les mœurs sont des plus étranges ; les *éphippiigères* bedonnantes, fléau des viticulteurs ; les *phanéroptères* à la cuirasse chitineuse ; enfin la *saga*, sauterelle géante, épineuse, mimétique et carnassière, le plus grand insecte d'Europe.

Plus charmantes sont, parmi les hémiptères, les *cigales* dont les mœurs pacifiques sont aussi attirantes que le chant, élément indispensable de l'atmosphère provençale en été.

Brillants coléoptères, hyménoptères agiles et travailleurs ... à tout ce petit monde ajoutons les névroptères, parmi lesquels nous retiendrons le *bittacus* qui se suspend acrobatiquement aux herbes pour dévorer ses proies, et l'énorme *palparès* dont le vol mou et nonchalant s'observe dans les garrigues de Provence comme dans les savanes du Soudan.

Les arachnides comportent de nombreuses espèces intéressantes dont Fabre, jadis,

révéla l'éthologie : les grandes *lycoses* ; l'*uroctée de Durand* au beau nid de soie ; l'*argiope lobée*, la plus grande araignée d'Europe ; le *scorpion* qui, la saison venue, transporte sur son dos sa grouillante progéniture.

Parmi les reptiles, des sauriens comme le *jecko*, habitant des rochers et des vieilles bâtisses ; le gros *lézard ocellé* ; le *seps* que l'évolution semble avoir abandonné à mi-chemin entre l'état de lézard et celui d'orvet ; des serpents comme la *couleuvre maillée aux dents postérieures venimeuses* et la *couleuvre à nez pointu* ; un chélonien, la *tortue de Hermann*, représentée dans les Maures par une sous-espèce spéciale.

* * *

Cette conférence de Monsieur Vanden Eeckhoudt s'accompagnait de la projection de deux cents photographies en couleurs. Les premières nous ont permis de saisir, sous de multiples aspects, les caractères particuliers qui différencient maquis et garrigue.

Ensuite défilèrent sur l'écran, parfois dans leurs détails les plus curieux, de nombreux animaux, pour la plupart typiquement méditerranéens, surpris dans leur milieu naturel sans qu'ils en aient été le moins du monde troublés. C'est ainsi que nous avons pu voir notamment la *cléopâtre* translucide butinant une orchidée, une tête agrandie du *jasius*, une autre du *phanéroptère*, le *seps* (cf. photo dans le texte) et un agrandissement remarquable de l'*éphippiigère* (cf. illustration).

Pour terminer la séance, quelques batraciens propres à la région et l'image en gros plan d'une superbe rainette qui semble de bronze doré.

MON RENARD

par P. HEBETTE

Est-il possible de domestiquer le renard ?... Beaucoup s'y essaient, bien peu y réussissent. Il en est toutefois qui enregistrent des résultats surprenants. Citons le cas — que je n'ai pu vérifier — d'une renarde qui allait à la rencontre de ses jeunes maîtres au retour de l'école.

Cependant, à la question posée, je réponds

« oui ... dans une certaine mesure » mais avant tout importe la façon de traiter cet insolite personnage.

Écoutez plutôt l'histoire de mon renard ; elle remonte à quelques années, à 1953 exactement.

Un jour de mai, un garde-chasse des environs de La Roche vint offrir à mon père

un superbe petit renardeau nouvellement sorti du nid. Gros comme un jeune chat, il pouvait compter quelques semaines. Nous le tenions facilement dans le creux de la main ; il s'y pelotonnait, l'air inquiet, montrant par moments de petites canines pointues et agressives. Tout d'abord mon père fit preuve de peu d'enthousiasme à l'égard du petit orphelin, phénomène tout au plus bon à exhiber, ce qui fut fait d'ailleurs à l'occasion d'une exposition locale en cours à cette époque. La petite bête fut enfermée dans une belle cage à oiseaux garnie d'un peu

Il fut vite aimé de tous, même de mon père dont le cœur sensible s'attachait volontiers aux animaux.

Si grande soit-elle, une cage à oiseaux est quand même bien étroite pour un renard. Au problème du logement s'en joignit bientôt un autre : Kiki sentait le fauve, odeur magnifique des bêtes sauvages mais qui n'a pas l'heur de plaire à nos narines de civilisés. Des mesures s'imposaient d'urgence.

J'avais, pour y loger quelques poules, construit une maisonnette en planches. Elle convint à Kiki ... d'autant plus que le relent



Mon renard Kiki.

(Photo de l'auteur).

de foin et d'une écuelle de pain trempé dans du bon lait dont elle ne s'approchait du reste qu'à l'abri de tout regard.

L'exposition n'avait pas clos ses portes, que nous avions déjà, mes sœurs et moi, adopté et baptisé notre petite amie : Kiki, appellation neutre pouvant convenir à notre jeune femelle tout en nous permettant de nous adresser à elle au masculin...

Me voilà donc rentrant à la maison avec mon Kiki dans les bras, souhaitant faire de lui un petit animal heureux de vivre parmi les hommes.

de poulet n'était pas pour lui déplaire. Un coin en terrasse de notre jardin, entre un épicéa et quelques buissons d'ornement, sous un thuya déjà respectable ... tel est l'endroit où je décidai de l'installer.

J'avais lu quelques livres où il était question des mœurs du renard. Je m'attachai donc à observer mon prisonnier et à questionner des chasseurs, toujours en vue de trouver un système de captivité répondant le mieux aux instincts de l'animal. Il fallait avant tout que celui-ci ne se sentît pas prisonnier et que s'introduisissent dans sa vie des changements

propres à rompre une monotonie trop pénible qui risquait de le rendre insociable, voire dangereux, en tout cas malheureux.

Un de mes amis avait également un renard. Il avait installé sa niche dans un enclos de quelques mètres de côté. J'ai pu constater que si cette bête connaissait bien son maître, par contre elle ne lui témoignait que peu d'affection. J'abandonnai donc l'idée de gratifier Kiki d'une belle clôture ... ce qui cadrait admirablement avec mes moyens financiers.

Restaient le collier et la chaîne. Les chiens les supportent : essayons avec le renard. Kiki eut donc son collier et ses sept mètres de chaîne, longueur maxima que je pouvais lui accorder sans qu'il courût le risque de l'enrouler autour de l'épicéa ou de l'accrocher aux buissons.

Dans le but de lui restituer autant que possible son milieu naturel, je lui creusai un couloir partant du centre de sa maisonnette pour aboutir, après un coude, à une petite chambre souterraine où il pouvait dormir à l'aise. Long de deux mètres environ, ce couloir était étançonné par de petits piquets reliés entre eux de telle sorte que la chaîne ne pût s'y accrocher.

D'enthousiasme, Kiki adopta le système. Il était heureux, jouant avec sa queue, se roulant dans l'herbe, bondissant ou courant, pour s'arrêter pile avant que sa chaîne ne se tendît. Qu'un visiteur survînt, il gagnait aussitôt le souterrain, puis venait curieusement passer par le coin de la porte un petit museau futé et deux yeux interrogateurs.

Pendant le jour, je le prenais à la maison pour l'habituer progressivement à l'ambiance familiale. Ce ne fut pas sans peine ; le moindre bruit le faisait sursauter et ce n'est qu'après de nombreux séjours à la cuisine et à la salle à manger qu'il commença à ne plus s'affoler du bruit des casseroles, des claquements de portes et des cris et galopades de mes jeunes sœurs.

Il se révéla d'une grande propreté, s'acharnant sur les rideaux de la porte d'entrée quand on ne lui ouvrait pas assez vite. Ceux-ci étant vieux, tout le monde trouva l'histoire plaisante ; elle se renouvela plusieurs fois jusqu'à la suppression des tentures. Ce n'est du reste pas à elles que Kiki en avait, mais bien aux vitres qui l'empêchaient de passer au jardin. Aussi, le moment venu, savait-il se faire comprendre.

Il trouva un ami dans la maison : le chat. Leur première rencontre fut orageuse, mais à force de patience Kiki parvint à faire de Mitsou un camarade tolérant, puis un compagnon de jeux. Ils se poursuivaient derrière la cuisinière, entre les pieds des tables et des chaises, sous les fauteuils et les armoires. J'ai heureusement une photo, témoin de cette bonne entente.

Chaque fois que le temps et mes loisirs le permettaient, je promenais Kiki dans le verger. Je le tenais à la chaîne tandis qu'il prenait connaissance des lieux. Bientôt je le laissai en totale liberté, mais sous bonne surveillance. Quand il faisait mine de passer chez le voisin, je le rappelais d'une voix plus sèche que d'habitude. Il ne s'obstinait que très rarement. Une fois pourtant il passa sur la route, mais comme il avait très peur des inconnus, je pus facilement le rattraper. Le soir, je le remettais à la chaîne.

Nous formions au demeurant une très bonne paire d'amis. Jamais il ne m'a mordu, sinon une fois, par un réflexe de défense ; j'étais du reste responsable de l'incident : comme il voulait aller se tapir sous les ronces de la prairie voisine et qu'il avait déjà la tête engagée sous la clôture, je voulus le saisir. Effrayé, il se retourna, gueule ouverte, poil hérissé, et me mordit. J'eus heureusement à mon tour un réflexe dont je vous donne ici la formule : refermez votre main sur une des mâchoires de la bête ; elle lâchera prise, fût-elle enragée. Kiki n'avait, au surplus, aucune intention de persister dans son attaque ; revenu de sa surprise, l'oreille basse et la queue entre les pattes, il se réfugia dans son domaine en me tournant ostensiblement le dos : il boudait. Le lendemain, tout était oublié.

Les jours se succédaient sans histoire. En juillet, l'animal comptait deux mois de captivité. C'est alors que je restai trois semaines loin de la maison. Quel serait son accueil à mon retour ?

Hélas ! la déception fut grande : dans l'intervalle il avait pris la clé des champs ... ou plus exactement celle des bois. Tout au plus pouvait-on situer, d'après les dires des chasseurs et à quelques centaines de mètres près, le lieu d'élection du « Renard-au-Collier-à-Sonnette ». C'était à l'orée d'un bois d'épicéas, le long d'une voie du chemin de fer vicinal. Je m'y rendis, muni d'une bonne provision de viande fraîche. Attentif au



Kiki et son camarade de jeu.

(Photo de l'auteur).

moindre bruit, j'appelai : presque aussitôt un tintement bien connu me fit battre le cœur. Il était là ... Plus doucement, je réitérai l'appel. Je m'arrêtai, n'entendant plus rien ... sans doute, comme moi, s'arrêtait-il ... Enfin, après plusieurs minutes d'espoir ou d'impatience, je le vis apparaître. Jamais je n'oublierai la beauté sauvage de cette apparition : juché au sommet d'un rocher en pointe dominant la voie et à trente mètres de moi, il me regardait l'air de dire : « *C'est ici que je suis installé ... J'y suis bien ...* ». L'envie me prit de l'y laisser, mais la crainte des chasseurs me fit changer d'avis. Je persistai à le flatter de la voix : il descendit de son rocher, s'assit à nouveau pour humer l'air, s'approcha de quelques mètres pour se raviser encore en poussant de petits gémissements plaintifs, repliant une patte, puis l'autre .. regardant tantôt de mon côté, tantôt vers le bois ... Manifestement, il hésitait : d'une part la grande forêt si belle, si verte, avec la liberté ; d'autre part ma compagnie qu'il aimait mais qui signifiait aussi chaîne, espace réduit, jeux avec le chat, bref, train-train de vie monotone ... Je lui tendis un morceau de viande.

Une fois de plus, il s'assit à une dizaine de mètres de l'appât. Puis il se coucha sur le ballast en se léchant les babines. Il était amaigri ; de toute évidence la faim autant que l'affection dirigeait ses travaux d'approche : mon amitié signifiait aussi « ça », c'est-à-dire une bonne ration de viande. Je lui en jetai une parcelle, puis une seconde, puis une troisième, raccourcissant à chaque fois la distance qui nous séparait. Le cou tendu, toujours sur le qui-vive, il s'en emparait. Enfin, je risquai de lui avancer la viande à bout le bras. Il tendit le museau au maximum, le retira vivement, répétant plusieurs fois cette manœuvre .. A tout moment je craignais de voir déboucher un tram ... tout eût été à recommencer. Enfin, il saisit le morceau tentateur, suivi d'un autre et puis d'un autre .. jusqu'au moment où je pus glisser le doigt sous son collier : il était pris ... j'étais heureux ... J'estime à 20 ou 25 minutes le temps qu'il m'a fallu pour le récupérer. Tout au long du chemin de retour, malgré le bon fumet de la viande, il ne s'arrêta pas de gémir et de se débattre pour reconquérir la liberté.

Après cette aventure, je lui fis faire un

collier aux attaches plus robustes ; ce qui ne l'empêcha pas de retourner au bois quatorze fois — je dis bien quatorze fois — et sans plus briser quoi que ce soit : il avait trouvé une façon de se tordre et d'ouvrir par cette manœuvre le mousqueton qui reliait l'anneau de son collier et sa chaîne. Je retrouvais toujours d'une part le mousqueton intact, de l'autre Kiki, son collier et son anneau.

Ces escapades devinrent habituelles. Je ne m'en faisais même plus de soucis. Aussitôt constaté le délit de fuite, j'allais m'installer à la bonne heure (± 15 heures) au cœur du bois d'épicéas où je sifflais comme à mon

habitude. Il était rare que Kiki n'arrivât pas bien vite. Il me léchait la main, se couchait à mes côtés et s'endormait jusqu'au moment du retour au bercail. J'ai vécu là des moments délicieux. Une fois même, c'était l'hiver, par temps glacial et dix centimètres de neige, Kiki rentra de son plein gré : sans doute revenait-il ventre creux.

Au mois de juillet suivant, je retrouvai sa chaîne coupée. Je fouillai les bois, questionnai les chasseurs .. Ce fut en vain. J'en conclus qu'il m'avait été dérobé.

Vous l'avouerez-vous ?... De mon petit compagnon, je garde la nostalgie ...

PAGES DES JEUNES

Activités de la Section

Week-end du 1^{er} mai à Vielsalm. — La dernière excursion de la saison nous a conduits dans la magnifique région de Vielsalm peu connue des touristes. Au départ de Bruxelles, nous sommes une trentaine. A partir de Liège, le voyage à travers ces paysages si pittoresques et si jolis nous émerveille déjà. Arrivés à l'Auberge de Jeunesse, nous consacrons notre samedi après-midi à l'installation de nos couchettes.

Le dimanche matin, les membres d'*Ardenne et Gaume*, adultes et jeunes réunis, se rendent au Grand-Bois, à une dizaine de km de Vielsalm.

Monsieur Lemaitre, ingénieur des Eaux et Forêts, nous en relate l'histoire : ancienne propriété des comtes de Salm, il devint forêt domaniale vers le début de ce siècle. L'administration procéda dès lors à des reboisements systématiques, notamment d'anciennes prairies dégradées. Le Grand-Bois comporte diverses essences en futaie mélangée : hêtres, érables, plusieurs espèces de pins, douglas, sapins argentés, etc... etc...

Le climat ardennais (température moyenne : 7°, précipitations : 1100 à 1200 mm) est favorable à l'étage du hêtre (400 à 500 m d'altitude). Notre guide nous donne un aperçu géologique de la contrée : le sol de cette forêt est formé de terrains primaires du massif cambrien de Stavelot, schistes ardoisiers, coticules d'où l'on extrait les pierres à rasoir et de roches appartenant au Dévonien inférieur.

Lundi matin, déjà !... Nous visitons d'anciennes ardoisières aujourd'hui abandonnées. Le déclin d'une industrie jadis prospère s'explique par ses prix de revient trop élevés, dus principalement au pourcentage exagéré des déchets (80 %). Ajoutons à cela que la qualité des ardoises (durée 200 ans) est paradoxalement cause de leur abandon au profit de matériaux moins chers et moins durables (éternit, etc...). Malgré tout, quelques ardoisières subsistent encore en Belgique notamment à Herbeumont et à Martelange.

Nous visitons ensuite un atelier de polissage de pierres à rasoir. Celles-ci, formées de schiste très dur (densité : 3 à 3,2 ; poids spécifique : 3), de couleur jaunâtre, usent l'acier par frottement. On les trouve en couches orientées E.-W. et inclinées N.-S. Leur exploitation se pratique de la manière suivante : une fois la couche repérée, on creuse une galerie de 2,50 m sur 2,50 m, on suit la veine et l'on débite la pierre en tranches.

La vente de ces pierres, uniques au monde, a beaucoup baissé depuis l'usage des types modernes de rasoirs. Cependant les exploitants ont encore à faire face à de nombreuses demandes pour les microtomes de laboratoire.

Dans le domaine de l'entomologie, nos recherches furent fructueuses. Nous avons capturé notamment : un *Rhagium bifasciatum* F., longicorne découvert dans une souche occupée par des fourmis ; un magnifique et



Jeunes excursionnistes dans le Grand-Bois.

(Photo Jacques Decelle).

rarissime *Carabus intricatus* L. ; des *Hylecoetus dermestoides* L. (*Lymexylidae*) sous l'écorce d'une vieille souche ; des larves de *Blattidae*, de nombreux staphylins, taupins et charançons.

Du point de vue botanique, la région ne manque pas non plus d'intérêt. Parmi les nombreuses plantes déterminées citons *Stellaria holostea*, *Veronica Chamaedrys* (véronique petit-chêne), *Veronica serpyllifolia* (véronique à feuilles de serpolet), *Allaria officinalis*, *Rumex acetosella* (rumex petite-oseille).

En résumé, ce fut donc un week-end réussi

à tous points de vue. Des guides dévoués, auxquels nous sommes heureux de marquer ici notre reconnaissance, nous ont initiés à tout ce que pouvait révéler le Grand-Bois. La visite de l'atelier de pierres à rasoir fut très intéressante et rapporta à chacun de nous un échantillon de cette roche précieuse, cependant que nous étions vraiment comblés par nos trouvailles entomologiques et botaniques.

Henri VAN KEER,

Membre Conseiller de la Section de Jeunesse d'Ardenne et Gaume.

R. TILLIÈRE

HISTOIRE DE L'ABBAYE D'ORVAL

Sixième édition revue et augmentée.

272 p. (14 × 21,5 cm.) - 12 illustrations - 2 H. T. — 100 francs.

1958

Éditions DUCULOT S. A., Gembloux

La Vie d'Ardenne & Gaume

FONDS SPÉCIAL DE RÉSISTANCE

Madame Bengesco, Marche-les-Dames	1.000.—
Cagnotte Boitsfort	240.—
Cagnotte Flamme	100.—

Les sommes qui viennent alimenter le fonds spécial de résistance sont intégralement consacrées à l'entretien ou au développement de nos réserves.

Si vous désirez participer plus largement à l'œuvre de la protection de la nature, veuillez verser au C.C.P. 16 95 93 d'Ardenne et Gaume à Bruxelles les sommes petites ou grandes dont vous voudrez bien nous confier l'usage.

COUVERTURE

L'ancêtre à l'orée du Grand-Bois à Commanster (cantonement de Vielsam). Cette belle illustration (*Photo Marcel Bruneau*) sert d'introduction, attachante et poétique, à l'article de Mr R. Lemaitre « La forêt domaniale du Grand-Bois ».

SOIRÉES HIVERNALES

Les soirées intimes réuniront mensuellement les membres d'Ardenne et Gaume, comme par le passé, au local du « Cheval Marin » à 20 heures. Mais à la demande de plusieurs personnes, elles sont fixées au troisième mardi du mois et non plus au vendredi. Première réunion : le mardi 21 novembre prochain.

Plusieurs grandes conférences seront organisées au cours de l'hiver. Elles seront annoncées en temps utile.

A LA BONNE ATTENTION DE NOS MEMBRES

L'usage dans nos bureaux d'un nouvel adressographe nous invite à signaler à votre bonne attention ce qui suit :

Certaines erreurs peuvent s'être glissées dans les textes des plaques-adresses qui doivent servir dorénavant à l'expédition de la

revue. En conséquence, nous vous prions instamment de vérifier la bande d'envoi du présent fascicule et de notifier d'urgence à la trésorerie d'Ardenne et Gaume, 88, Avenue de l'Université à Bruxelles 5, les fautes que vous y relèveriez.

Vous nous obligeriez également en nous faisant connaître éventuellement dans l'avenir vos changements d'adresse.

PROTECTION DES OISEAUX

À la date du 8 septembre, nous avons adressé à M. le Ministre de l'Agriculture une protestation énergique contre la pratique de la tenderie. Ardenne et Gaume se joint ainsi à d'autres organismes qui, une fois de plus, s'élèvent avec indignation contre la barbarie de ces hécatombes autorisées par la loi.

MONOGRAPHIES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une seconde édition de la monographie n° 1 ; *Géologie et Géomorphologie de la Région du Parc National de Lesse-et-Lomme* par notre éminent et toujours regretté collaborateur Benoît Van de Poel Dr. Sc. a vu le jour.

Une brochure (monographie n° 4) présentant la magistrale étude de M.E. Mariën : *Les Vestiges archéologiques de la Région de Lesse-et-Lomme des Origines aux Mérovingiens* vient également de paraître.

UN SAVANT BELGE A L'ÉTRANGER

Monsieur Victor Van Straelen, président de la *Fondation Charles Darwin pour les Iles Galapagos*, après avoir participé à Honolulu au X^e Congrès scientifique du Pacifique et présidé un symposium international consacré à une étude sur les observations de Charles Darwin et leur incidence sur la conception contemporaine du monde vivant, s'est rendu aux îles Galapagos. Une station internationale pour les recherches biolo-

giques y est en cours d'installation avec la collaboration de l'Unesco. Une réserve naturelle intégrale, inspirée de celles du Congo, y est également en voie d'organisation.

Mieux que tous autres, notre éminent compatriote Monsieur Van Straelen était tout désigné pour participer à ces travaux du plus haut intérêt scientifique.

IX^e JOURNÉE NATIONALE DE LA PROTECTION DE LA NATURE

C'est à *Ardenne et Gaume* que revenait, le 18 juin, l'honneur de recevoir dans le cadre prestigieux de son Parc National de Lesse-et-Lomme les visiteurs réunis pour la célébration de la IX^e Journée nationale de la Protection de la Nature, organisée sous l'égide de l'Entente Nationale.

Plus de 300 « pèlerins de la nature » venus de tous les coins du pays (Anvers, Gand, Ypres, Arlon ...) s'étaient donné rendez-vous près d'Éprave, au lieudit Rouge Croix. Ils furent accueillis par notre président le professeur R. Mayné, également président de l'Entente Nationale et par Mr H. Delaunois, secrétaire général de cet organisme.

Sous la conduite de Mr Guillitte, ingénieur des Eaux et Forêts et conservateur de la partie nord du Parc, tous se rendirent, à travers la belle futaie de la colline d'Éprave, au Tienne Del Roche où se trouve le camp romain qui a fait l'objet d'une étude dans notre bulletin (cf. *Les Vestiges archéologiques de la Région de Lesse-et-Lomme des Origines aux Mérovingiens* par M.E. Mariën).

De cet endroit, la vue sur la Lomme est magnifique. Mr Mariën qui y a dirigé des fouilles, nous fit revivre les divers âges de cette région et des environs : la période préhistorique, l'âge du bronze, l'âge du fer, les premiers siècles de notre ère, sous l'époque romaine et sous l'époque franque y ont laissé des vestiges importants (dépôts d'armes, pièces romaines, sépultures ...). Les grottes ont servi de refuges lors des invasions qui se sont succédé au cours des siècles. Le camp romain fut l'enjeu de furieux combats où les défenseurs gallo-romains, aidés de leurs auxiliaires les « lètes » germaniques, furent finalement écrasés par les barbares.

Le groupe descendit alors un petit sentier à flanc de rochers jusqu'à la résurgence de la Lomme. Les amateurs de botanique purent admirer au passage quelques belles

orchidées : *Cephalanthera pellens*, *Ophris arachnites* ... Puis ce fut le retour à la Rouge Croix où nous attendaient cars et voitures pour nous amener déjeuner à Han s/Lesse.

A 14 heures, un vin d'honneur fut offert par notre association dans la salle de réception de la Société des Grottes de Han s/Lesse et de Rochefort mise aimablement à notre disposition. D'autres personnalités nous rejoignirent. Citons : MM. Ceule, représentant le Premier Ministre, les représentants des Ministres de la Santé Publique, des Communications, des Finances, de l'Agriculture et de l'Éducation Nationale, ainsi que Madame Vuylsteke-Jadot, bourgmestre de Rochefort ...

A 15 heures, tout le monde se retrouva au Rocher du Serin où se déroulait la cérémonie officielle de la Journée. Le service d'ordre, bien organisé par la police locale et les agents des Eaux et Forêts, permit de parquer aisément tous les véhicules (une soixantaine de voitures et cinq cars).

Notre président Monsieur Mayné, en sa qualité de président de l'Entente, prit le premier la parole. Il commença par féliciter Monsieur Guillitte qui venait d'apprendre la naissance de sa petite-fille. Tous les membres d'*Ardenne et Gaume* se réjouirent avec lui de cet heureux événement survenu dans la famille de notre si sympathique conservateur. Puis, après avoir remercié les personnes présentes, il fit l'historique du Parc National : créé en 1954, à l'initiative de quelques communes et de la S.A. des Grottes de Han, sous l'impulsion d'*Ardenne et Gaume*, il couvre environ mille hectares. Monsieur Mayné en souligna la richesse aux points de vue botanique, entomologique, géologique et archéologique. Il fit appel à tous les amis de la nature pour lutter contre les emprises d'une civilisation aveuglément utilitaire et destructrice de la beauté des paysages.

Monsieur H. Delaunois, secrétaire général de l'Entente, s'exprimant en langue flamande, rendit ensuite hommage à la belle réussite d'*Ardenne et Gaume*. Il dit son espoir de voir la magnifique réalisation du Parc National de Lesse-et-Lomme devenir un stimulant pour les pouvoirs publics et les inciter à poursuivre le programme gouvernemental de constitution de Réserves Naturelles entamé en 1956 par Monsieur le Ministre R. Lefèvre.

Monsieur A. Herbignat, directeur général

des Eaux et Forêts, adressa au nom de Monsieur le Ministre de l'Agriculture ses félicitations aux promoteurs de la Journée. Il insista sur l'utilité des Réserves Naturelles et des Parcs Nationaux pour préserver l'équilibre moral et physique des populations.

Monsieur V. Guillitte donna ensuite quelques détails sur le Parc National : sa géologie, sa flore, sa faune, ses vestiges archéologiques et historiques, les modalités de sa sylviculture.

Les visiteurs entreprirent alors une dernière promenade dans le Parc en passant par Han s/Lesse, le bel anticlinal de Ave et Auffe, Belvaux ... pour aboutir au Tienne Mozeray où les attendaient Monsieur Piraux, ingénieur des Eaux et Forêts, conservateur de la partie sud du Parc et Monsieur Thill, également ingénieur des Eaux et Forêts, assistant au Centre de Cartographie phytosociologique, qui fit un rapide exposé sur les particularités botaniques de ce « tienne ».

En fin d'une journée ensoleillée, la pluie vint disloquer le groupe des participants, écourtant ainsi quelque peu cette belle randonnée faite dans le cadre d'un magnifique paysage de Famenne bordé par les sombres sommets ardennais.

d'URS.

MURS ROMAINS DE TONGRES. OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Notre bulletin, *Parcs Nationaux* (vol. XV, 1960, fasc. 3) a, on s'en souvient, alerté l'opinion devant la menace qui pèse sur les murs romains de Tongres et le risque d'en voir une importante partie malencontreusement cachée par des constructions nouvelles.

Une visite préalable des lieux par la *Commission royale des Monuments et des Sites* avait permis aux délégués de celle-ci et aux personnalités tongroises et limbourgeoises qui les accompagnaient de mesurer le danger et les difficultés du sauvetage. Ces difficultés ne pouvaient être aplanies à l'intervention de la seule *Commission* dont le rôle est purement consultatif. Certaines démarches entreprises, il y a plus de dix ans déjà, étaient, comme il arrive souvent en pareil cas, demeurées sans suite effective.

Notre S.O.S., largement répandu avec l'aide du *Service des Fouilles*, nous a valu un volumineux courrier qui, faute de mieux, nous

encourageait à insister. Presque toutes les sociétés archéologiques du pays, tant de Flandre que de Wallonie, des universités et institutions étrangères, d'Allemagne, d'Autriche, de France, des Pays-Bas et de Suisse, des professeurs, des écoliers même, nous ont envoyé leurs vœux pour le sauvetage en question.

Nous avons eu la joie de trouver à nos côtés le *Vlaamse Toeristen Bond*, le *Royal Automobile Club de Belgique*, la revue *Limbourg*, le *Commissariat général au Tourisme*, beaucoup de journaux aussi, qui ont publié des extraits de notre article ou des comptes rendus sympathisants.

— L'*Académie royale de Belgique* a, par surcroît, adopté un vœu pour que soient conservés et convenablement mis en valeur ces murs qui rappellent tant de choses. Quoiqu'il advienne, rendons grâce à tous pour ces précieux encouragements à marcher de l'avant.

— Marcher de l'avant ? Et comment ? Il fallait mobiliser les bonnes volontés — elles ne manquaient pas —, étudier les voies et moyens, en bref émouvoir l'Administration. C'était essentiel, sinon tous les appels, vœux et motions eussent été autant de voix clamant dans le désert et l'affaire se serait terminée par l'apposition, sur les murs, d'une belle plaque commémorative avec l'inscription « *Regrets éternels* ».

Fort heureusement, l'Administration des Arts et des Lettres entra dans le jeu au bon moment. Le 19 août 1961, M^r C. Pirlot, conseiller-chef du Service du Patrimoine National au Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, attira l'attention du dynamique gouverneur de la province de Limbourg sur la nécessité d'une intervention urgente et proposa de réunir les représentants des administrations (Arts et Lettres, Urbanisme, Ponts et Chaussées, Plan vert) qui seraient en mesure de prêter leur concours technique et financier à l'exécution d'un programme, non seulement de conservation, mais aussi de mise en valeur des remparts romains.

Peu après, fut décidée une réunion de tous les représentants des services intéressés et d'un certain nombre d'archéologues. Elle eut lieu à l'Hôtel de Ville de Tongres, le 18 mai 1961.

Y assistaient : MM.

L. Roppe, Gouverneur de la Province ;

Chevalier E. de Schaetzen, Bougmestre de Tongres ;
 H. Baillien, Archiviste communal de Tongres ;
 J. Breuer, Conservateur honoraire des Musées royaux de Bruxelles ;
 J. Coene, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, Bruxelles ;
 Baron Ph. de Schaetzen, Président de la Société archéologique et Conservateur du Musée provincial gallo-romain, Tongres ;
 J. Draye, Directeur du Service provincial des Bâtiments, Hasselt ;
 M. Frère, Vice-président du Tribunal et membre du Comité provincial des Monuments et des Sites, Tongres ;
 J.-L. Kaulen, Architecte en chef-Urbainiste ;
 A. Libens, Directeur de l'Urbanisme, Province du Limbourg ;
 A. Marchal, Inspecteur du Patrimoine culturel, Bruxelles ;
 M. Mariën, Conservateur-adjoint des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles ;
 R. Mayné, Recteur honoraire, délégué de la Commission royale des Monuments et des Sites, Bruxelles ;
 M. Melaet, Secrétaire communal, Tongres ;
 J. Mertens, Professeur à l'Université de Louvain ;
 F.-A. Moons, Ingénieur en chef, Directeur des Ponts et Chaussées ;
 Nelissen, Secrétaire du Comité provincial des Monuments et des Sites (Limbourg).
 C. Pirlot, Conseiller-Chef de Service à l'Administration Générale des Beaux-Arts, Ministre de l'Éducation nationale et de la Culture ;
 E. Roobaert, Inspecteur du Patrimoine artistique, Bruxelles ;
 C. Swinnen, Directeur du Musée provincial gallo-romain de Tongres ;
 H. Van Liefferinge, Secrétaire de la Commission royale des Monuments et des Sites, Bruxelles ;
 J. Vermeulen, Premier échevin de la Ville de Tongres ;
 J. Willemaers, Architecte communal, Tongres.

Mis immédiatement à l'aise par l'aimable accueil de M. le Gouverneur et du Chevalier de Schaetzen, bourgmestre de Tongres,

tous les assistants ont manifesté une belle unanimité : il fallait faire quelque chose de bien. Pas une voix discordante ! On envisagea surtout les moyens les plus rapides et les moins onéreux pour arriver au but et chacun y alla, franchement, de ses avis, comme s'il s'agissait d'une affaire de famille où il était question d'un grand héritage, non à partager, mais à faire fructifier.

— Le problème se posait du reste simplement : il se limitait à tracer judicieusement des voies de circulation en fonction des vestiges à mettre en valeur, à prévoir aussi des lotissements convenables. Et l'on vit grand, puisque l'attention ne se porta pas uniquement sur le secteur le plus menacé par les projets de constructions, mais bien sur tout l'ensemble des murs romains encore visibles. Il n'y eut aucun discours, mais on sentait que chacun était prêt à agir dans sa sphère. L'essentiel était donc de coordonner les efforts et les bonnes volontés, ce qui n'est jamais une mince besogne, et de préparer un plan d'action, un devis préalable et une estimation provisoire.

Notre ami, M. C. Pirlot, qui est — ne l'oublions pas — un vieil ami aussi d'*Ardenne et Gaume* et qui dirige le Service du Patrimoine national, assumait la mise au point de ce vaste programme. Depuis la mémorable séance, en quelques semaines, avec l'active collaboration de M. L. Moulin, architecte, nommé depuis peu Inspecteur des Monuments et des Sites au Service du Patrimoine national, on a marché à pas de géant.

Visiter le site à plusieurs reprises, réunir la documentation sur toutes les parcelles intéressantes, leur évaluation, leurs propriétaires ; chercher les possibilités de passage ; calculer ensuite le coût détaillé des expropriations éventuelles et de l'établissement d'une voirie nouvelle ; faire pour chaque secteur un projet de présentation des murs et des tours, etc. Voilà certes une fameuse besogne : elle est faite ! On a même fait davantage : on a démontré aux propriétaires actuels que l'opération projetée, loin de leur porter préjudice, donnerait, une fois faite, une sérieuse plus-value aux terrains desservis par les nouvelles artères. Et ceci, assurément, n'est pas une de ces vagues réclames, comme on en fait pour démontrer l'excellence de remèdes contre d'inesthétiques calvities ou embonpoints.

Non des chiffres, secs mais éloquentes, prouvent que l'arithmétique, dans ses rapports avec la conservation des monuments, peut — doit même — servir à quelque chose. Ce n'est pas ce que l'on trouve de moins étonnant dans une affaire que certains auraient pu croire ruineuse et sans contrepartie.

Disons-le franchement, on trouve dans ce dossier des chiffres qui vous réconcilieraient sur le champ avec Pythagore, Euclide, les Arabes, les Lombards et, généralement, tous les comptables en partie double.

Ambiorix sera content — ne faut-il pas, désormais écrire *comptant* ? —, car l'« Opération » ne s'annonce pas, loin de là, comme une vulgaire soustraction ayant comme ultime conclusion une sérieuse note d'apothicaire.

Si tous peuvent se féliciter de l'atmosphère qui régnait à la réunion de Tongres, quelques indiscrets se réjouissent d'ores et déjà que les travaux d'approche soient virtuellement terminés, qu'Atuatuca soit assiégé, que l'on ait des intelligences dans la place et des gens intelligents au pied des murs.

On raconte que Dioclétien, encore simple centurion, passant un jour par Tongres, s'y entendit prédire par une sorcière qu'il deviendrait empereur. Il n'y a plus de sorcières à Tongres, mais il pourrait bien se trouver encore des magiciens au « Résidence » à Bruxelles. S'ils ne créent ni empire ni empereurs, ils veillent au patrimoine national. C'est de bon augure pour Tongres et pas mal d'autres choses. Merci, Messieurs !

A.G.

EXCURSION A FONTAINEBLEAU

Vendredi, 30 juin. — Ainsi qu'il est de tradition annuellement, *Ardenne et Gaume* se déplace hors frontières. Cette fois, ce sont les Amis de la Forêt de Fontainebleau qui reçoivent sa visite au cours d'un week-end éblouissant de soleil... d'un soleil trop assidu, peut-être, pour une fois.

Du voyage, rien à relater hormis une rocambolesque histoire de billets de chemin de fer égarés et heureusement retrouvés.

Monsieur Flon, l'aimable et très actif secrétaire de l'association visitée nous attend à la descente du train en compagnie de son

dévoué collaborateur, Monsieur Chevrier. Sans plus tarder, disons que l'un et l'autre se sont dépensés sans compter pour assurer confort et agrément à notre groupe d'excursionnistes. Nous tenons à le reconnaître avant même d'entreprendre la relation des deux journées que nous qualifions, sans exagérer, d'inoubliables.

Samedi, 1^{er} juillet. — Visite du château de Fontainebleau auquel sont attachés tant de souvenirs de l'histoire de France. Grâce à nos hôtes, nous avons même le privilège de parcourir certaines galeries généralement inaccessibles au public. A midi, réception à l'hôtel de ville où nous attend Monsieur Seramy, maire de Fontainebleau, entouré de ses conseillers. Un vin d'honneur nous est offert. « Vous servez », nous dit Monsieur Seramy, « un idéal honoré à Fontainebleau : la défense de la nature. Aussi sommes-nous très sensibles à la visite que vous rendez à notre forêt sans laquelle Fontainebleau ne serait pas elle-même ». Les mots d'accueil les plus courtois succèdent aux paroles les plus aimables, tous empreints de cette sincérité qui va droit au cœur de ceux auxquels ils s'adressent. Parlant au nom de nous tous, notre président exprime l'émotion que nous ressentons devant les marques de chaleureuse sympathie qui nous sont accordées. « Ce n'est pas en curieux, c'est en amis et en pèlerins que les membres d'*Ardenne et Gaume* s'approchent de l'admirable Forêt de Fontainebleau comme d'un des temples naturels les plus célèbres et les plus riches d'Europe ... ». Et de rappeler ici la valeur de ce massif unique du point de vue biologique et phytosociologique et le souvenir artistique de la fameuse école de Barbizon.

Situé en pleine forêt, le restaurant historique de Franchard nous attend pour le repas de midi. Monsieur Ballen de Guzman, président des Amis de la Forêt de Fontainebleau, nous y accueille. Sous les hautes frondaisons, les tables sont dressées ; et c'est la halte bienfaisante dans une ambiance d'exquise cordialité.

Halte trop courte, sans doute, au gré de certains !... En route ! Au travers des sables et des grès brûlants, les plus courageux d'entre nous atteignent le point de vue de Franchard, paysage classique dont la renommée n'est pas usurpée.

De Franchard, l'autocar nous emmène

pour un circuit hors forêt. Au passage, une parcelle de 12 ha, peuplée de gigantesques genévriers, réserve naturelle réalisée par les Amis de Fontainebleau grâce à des contrats de location assez pareils à ceux qu'*Ardenne et Gaume* passe avec les communes belges. Plus loin, le château de Coutances, célèbre par son avenue de platanes plantés en 1782 et ses pièces d'eau alimentées par la rivière « l'École ». Faut-il le dire ? .. le soleil dardait et plus d'un rêvait boissons plutôt que souvenirs historiques. Soyez béni, petit « bistrot » planté non loin de la sortie du domaine, où nous pûmes enfin nous réhydrater.

Nous reprenons la route : Fleury-en-Bière : château du XVI^e siècle que nous admirons dans l'encadrement de son porche d'entrée. Barbizon, évoquant le souvenir des peintres Rousseau, Corot, Troyon, Millet .. Et la forêt nous reprend pour nous diriger vers le point de vue du défilé d'Apremont : une lumière extraordinaire, oblique et rasante, renforce encore l'aspect chaotique du paysage. « Si j'étais parachuté ici, je ne soupçonnerais jamais l'avoir été en France. J'opterais plutôt pour les pampas de l'Amérique latine » remarque le président.

Dimanche 2 juillet. — Sous la direction de Monsieur Flon et de Monsieur Mouton, ingénieur des Eaux et Forêts auquel incombe la conduite du massif, nous reprenons la route. Monsieur Morel, adjoint de Monsieur Mouton, et spécialisé dans la botanique de la région, nous accompagne. Halte au carrefour de Belle Croix pour écouter les exposés de nos guides. Le premier, Monsieur Mouton, résume pour nous l'histoire de la forêt, grande encore actuellement de 17.000 Ha, son évolution et la composition de ses peuplements. Lui succédant, Monsieur Flon nous expose le rôle des réserves biologiques et artistiques établies aux endroits les plus intéressants de la forêt, les unes dans un but scientifique, les autres pour satisfaire aux aspirations esthétiques des populations. Ces réserves, instituées à l'initiative des Amis de Fontainebleau, sont soit intégrales, soit dirigées, soit contrôlées.

Pour illustrer ces explications, nous gagnons alors le Cuvier Châtillon et y visitons la réserve de Prébois où se retrouvent le chêne pubescent et un biotope subméridional composé de plantes spéciales à ce milieu.

Des hauteurs de la Solle atteintes en car, nous dévalons à pied à travers la réserve artistique du Mont Chauve jusqu'à la maison forestière.

Dans l'après-midi, par la Route Ronde, nous atteignons la réserve biologique des Gorges du Houx et la Mare aux Fées dont les futaies de chênes s'imposent à l'admiration.

Croyez-vous aux fées ? .. Dans ce site si joliment dénommé, nous en rencontrons une en la personne de Madame Goirand, fervente amie de la forêt. Faut-il le dire ? .. les rafraîchissements qu'elle nous offrit gracieusement à la descente de l'autocar, véritable étuve roulante, nous les recevons comme un miracle d'amabilité et de gentillesse. C'est avec joie que nous rappelons le souvenir et le geste charmant de notre prévenante hôtesse qui symbolise si bien à nos yeux l'hospitalité de nos amis français.

Un dernier regard à la forêt avec le regret de la quitter si vite.

Merci à Monsieur le président Ballen de Guzman, merci à Messieurs Flon et Chevrier, si assidus à nous procurer joie et confort. Merci à tous nos amis de Fontainebleau. Nous leur disons de tout cœur « Rendez-vous l'an prochain en Belgique : *Ardenne et Gaume* vous attend »

d'Urs.

ÉLEVAGES DE CHÈVRES DU THIBET EN ARDENNE AVANT 1830.

L'égyptologie conduit à tout, même sans en sortir. — Le professeur B. van de Walle, de l'Université de Liège, a récemment publié, dans les *Handelingen* de la Société d'Emulation de Bruges (tomes 96 et 97, années 1959 et 1960), deux remarquables articles sur l'activité de *Jean-Baptiste De Lescluze, négociant et armateur brugeois (1780-1858)*.

Ce commerçant ne se borna pas à trafiquer des produits quelconques avec le Proche-Orient, mais il rapporta aussi d'Égypte une importante collection d'antiquités, qui forma, avant 1830, le noyau de la section égyptologique du Musée de Leyde.

M. van de Walle a réuni, dans ses articles, une prodigieuse documentation sur les choses et les gens et tout le monde y trouvera son compte, puisque nous y relevons (t. 97, 1960 pp. 166 et 167), un passage qui mérite,

selon nous, d'être signalé à l'attention de nos lecteurs.

Le navire le *Triton*, de l'armement De Lescluze, était rentré à Bruges, le 7 novembre 1823, avec un important chargement de marchandises exotiques, parmi lesquelles figurait de la laine de chèvre du Thibet, textile hautement apprécié à l'époque des fameux châles de Cachemire.

Chose plus importante encore, le navire débarqua « une chèvre, un chevreau, un bouc du Thibet et un bélier de la Circassie à quatre cornes », qui furent officiellement pris en charge par les commissaires de la Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand, convoqués à cet effet par le Ministre Falck.

Les animaux devaient être offerts au roi des Pays-Bas, qui, comme on le sait, veillait attentivement à l'expansion industrielle de ses provinces, tant du nord que du sud. On espérait les acclimater, les multiplier, les croiser, bref en tirer un parti profitable. Que fit-on en l'occurrence ? Au lieu de les envoyer en Hollande ou de les garder en Flandre, on confia les bêtes au baron de Ramezée, propriétaire du domaine de Ramezée (Barvaux-Condroz, Prov. Namur).

Probablement l'air et le sol du Condroz et de l'Ardenne étaient-ils plus favorables que ceux des plaines basses.

Si M. van de Walle n'a pas réussi à découvrir quel fut, dans la suite, le sort de l'élevage de Ramezée, il nous signale, pour la même époque, d'autres tentatives d'acclimatation, en France (Saint-Ouen) et en Belgique, notamment en 1821, à Vonèche, chez d'Artigues, le créateur des cristalleries, et, en 1824, au château de Mirwart. On trouvera toutes les références — et elles sont nombreuses — dans l'article de M. van de Walle, aux pages indiquées plus haut.

Aucun document, ajoutons-le, ne paraît indiquer qu'il y aurait eu, à l'époque, des réclamations quant au statut linguistique ou culturel du bouc et du bélier à quatre cornes.

J. BR.

ÉTUDE BIOLOGIQUE D'UN SITE CARACTÉRISTIQUE DE CAMPINE : GENK

Cette brochure bilingue, éditée par l'Association Nationale des Professeurs de Biologie de Belgique (*a.s.b.l.*) constituée,

à l'instar des monographies publiées par *Ardenne et Gaume* sur nos Parcs Nationaux, une synthèse scientifique de la Réserve Ornithologique de Genk. Elle comporte dix-huit articles qui seront particulièrement appréciés des naturalistes.

Nous sommes heureux de féliciter ici les promoteurs et les réalisateurs de ce beau travail. Nous le faisons d'autant plus chaleureusement que l'esprit qui les anime rencontre celui d'*Ardenne et Gaume*.

ASSOCIATION « AVES »

La Société d'études ornithologiques « Aves » organise du samedi 11 novembre jusqu'au lundi 13 novembre une excursion en autocar à l'Ysselmeer. Veluwemeer, Zwarte Meer et Knardijk (Pays-Bas), relais favoris d'innombrables familles de cygnes de Bewick ainsi que de nombreuses espèces de canards plongeurs et de surface. Les membres d'*Ardenne et Gaume* sont admis à participer à ce voyage. Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat général d'*Ardenne et Gaume*, 41 rue Marie de Bourgogne, Bruxelles 4.

FEUILLETS ARCHÉOLOGIQUES

La Société royale « Le Vieux Liège » a entrepris la publication d'une série de feuillets archéologiques consacrés aux principaux monuments de la Cité Ardente. Ces feuillets présentent au grand public des guides de format pratique (13 sur 19 cm) destinés à l'informer par des notes brèves et précises des richesses des monuments liégeois.

Les premiers fascicules ont été consacrés à l'étude du Palais des Princes Évêques, de l'Hôtel de Ville et des grands monuments religieux. A présent la collection se complète d'une documentation sur le Musée d'Ansembourg. Due à l'érudition de Monsieur Fettweis, la brochure retrace l'histoire de ce vieil immeuble ; elle en détaille l'architecture et donne en plus d'excellentes indications sur son mobilier.

Cette plaquette, d'un style concis, accompagne utilement le visiteur. Elle s'orne de quelques beaux clichés présentant une vue d'ensemble du petit salon et de la salle à manger de style Louis XIV, détaille une partie de la rampe d'escalier et reproduit les « Buveuses de Café » de L. Defrance.

L'ouvrage peut être acquis en s'adressant à la Société royale « Le Vieux Liège », 35 rue Volière à Liège.

EXCURSION A MARCHE-LES-DAMES

Samedi 1^{er} septembre. — A l'invitation du Commandant Militis du Centre d'Entraînement Commando, une trentaine de nos membres se sont rendus à Marche-les-Dames pour y visiter le camp militaire. A la faveur d'un temps exceptionnellement beau, la journée se déroula sous la conduite de notre hôte et de ses collaborateurs, le Commandant Bertrand et d'autres encore dont les noms nous échappent. Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance.

Quelques instants de recueillement nous retiennent au pied du rocher tragique où se brisa la vie de notre Roi-Chevalier. En connaisseur des dangers des escalades, le Commandant Militis nous explique les circonstances de la catastrophe. C'est l'accident classique : un bloc de roche qui cède entraînant dans le vide l'alpiniste solitaire qui s'y est appuyé.

Nous assistons ensuite à divers exercices qui mettent aux prises l'homme avec la paroi abrupte. Nous admirons notamment l'adjudant-chef Jacobs et son coéquipier franchissant à une hauteur de 80 mètres un surplomb, vertigineux à nos yeux.

Les ordres se donnent en anglais, jolie leçon de diplomatie à soumettre aux linguistes pointilleux, mais qui ne manque pas de commodité en évitant ainsi l'emploi simultané de nos deux langues nationales.

Exercices Tarzan : sur corde simple, sur corde double, sur échelle, sur pont suspendu rappelant étrangement les ponts de liane de notre vieux Congo, le tout couronné par un saut dans le vide, au bout d'une corde, pour se retrouver dans un filet.

L'ascension des rochers est suivie de leur descente à l'aide d'une corde de nylon de 8,5 mm de diamètre : 80 mètres de dégringolade en quelques secondes. Cette descente effectuée par des as exige un effort psychique considérable. A l'atterrissage, le cœur des débutants bat à 140 pulsations.

Tous ces exercices s'exécutent avec une aisance déconcertante pour les profanes, dans le cadre prestigieux de la vallée de la Meuse et dans une atmosphère de santé, de jeunesse et de force.

Par ailleurs, les soldats sont entraînés à toutes les fatigues physiques et soumis à des épreuves d'endurcissement, par

exemple plonger, par temps de gel, dans une chute d'eau. Ce sont tous des volontaires sévèrement sélectionnés. Beaucoup sont encore éliminés au cours de la période d'instruction. Il ne subsiste finalement qu'une véritable élite.

Le Commandant Militis insiste sur l'esprit de camaraderie et de discipline spontanée qui règne au camp. Ici, pas besoin de murailles : on entre, on sort comme on veut. **Point de soucis ni de tracas. On lutte simplement contre la roche, sans autre objectif que de vaincre sa peur.** C'est ici que certains devraient venir faire une cure contre la dépression nerveuse si fort de mode aujourd'hui. Pas de jeunesse dévoyée ni de blousons noirs : la vie dure et saine a vite fait de transformer tous ces garçons en hommes aguerris.

Un film, traitant des commandos, nous est projeté. Le Commandant Militis nous trace un rapide historique à leur sujet. En 1942 fut créé en Angleterre, à l'initiative de Churchill, le bataillon des parachutistes à bérêt rouge ; en 1943 celui des commandos à bérêt vert, par le Colonel Danloy. Le nom de commando fut donné par Churchill à ces formations en mémoire de la bravoure de ses anciens ennemis les Boers, dont il appliqua, pendant la guerre, sur les côtes de France, les méthodes de harcèlement. Par la suite, le bataillon des parachutistes et celui des commandos furent fusionnés sous le nom de « paracommando ». Le bérêt vert fut choisi en l'honneur des chasseurs ardennais. Le centre de Marche-les-Dames donne deux brevets : le A (commando) B (parachutiste). Le service militaire y dure actuellement quinze mois, soit trois mois de plus que dans les autres armes. Les paras peuvent être rappelés à tout moment et envoyés n'importe où. On se souvient du rôle magnifique qu'ils ont joué au Congo en 1959 et 1960. Chaque année, ils effectuent une période d'exercices dans les endroits les plus inaccessibles des forêts de la basse Semois.

Le Commandant Militis, à la demande de notre président, nous dit ce que fut l'« expérience survie » du Congo. Il s'agissait de prouver que des « naufragés », par exemple des aviateurs abattus en brousse et ainsi privés des moyens conventionnels d'existence, pouvaient survivre en s'assurant l'indispensable : eau, nourriture, sommeil,

moral. La résistance à la peur est ici facteur primordial. Deux équipes furent créées : l'une avec le Commandant Militis, l'autre avec deux Européens, chacune escortée de trois noirs choisis parmi les indigènes qui connaissent encore les choses de la nature. Il s'agissait de traverser une région inhabitée de 120 km sur 60, après laquelle les deux équipes devaient faire leur jonction. Comme armes : une machette et un revolver. Un avion survolait la brousse prêt à porter secours en cas de détresse. Les équipes se fusionnèrent par suite de l'abandon d'un des Européens, ce qui fit croire aux observateurs à la disparition du Commandant Militis que l'on crut perdu... ce qui n'empêcha pas l'administration de donner quotidiennement de ses bonnes nouvelles à sa femme.

Et la traversée réussit ; l'on se nourrit de plantes sauvages et d'une petite antilope qu'on ne sut même pas boucaner.

Par la suite, pour réfuter certaines assertions selon lesquelles l'expérience n'avait pu réussir que grâce à la présence d'indigènes, le Commandant Militis la refit seul. Il la recommença au Mayumbe, puis au Fouta Djalou.

Ce rapide coup d'œil, jeté sur trois années riches en aventures, laissa l'auditoire du Commandant Militis saisi d'admiration.

Visite du château, classé comme monument historique, de la chapelle, du mess vraiment luxueux de la troupe... Un excellent déjeuner arrosé de bon vin nous est servi au mess des officiers. Au cours du repas, des paroles aimables sont échangées entre notre administrateur Monsieur Leplang, le Commandant Militis et notre président.

Notre hôte nous guide ensuite à travers la forêt. Cette splendide excursion nous permet de frôler d'en haut les redoutables à pic qui dominent la vallée et qu'au matin escaladèrent les paras. De nombreuses mais inoffensives glissades provoquent la joie générale. Parallèlement à cette promenade, certains d'entre nous visitaient l'abbaye. Ajoutons qu'à l'occasion de la rencontre d'un tronc de frêne gisant au sol l'entomologie ne perdit pas ses droits : le président, en soulevant l'écorce, nous fit voir les galeries du scolyte bigame *Hylesinus fraxini* et nous expliqua avec humour sa biologie.

La journée se termina par une réception générale et particulièrement généreuse dans la jolie propriété de Monsieur Leplang. Nous nous faisons l'interprète de tous pour remercier notre administrateur de la cordialité de son accueil.

M. C.

* * *

Garage STERCKX

Agence FIAT
2, Rue Neuve, ROCHEFORT
Téléphone (084) 21227.

Membres d'Ardenne et Gaume et amateurs de bonne chère

RENDEZ-VOUS AU RESTAURANT CHINOIS

Y-SING

Vous y trouverez

- l'ACCUEIL CORDIAL d'un membre à vie d'Ardenne et Gaume,
- UNE CUISINE SOIGNEE par un chef cuisinier chinois.

LOUVAIN, 18, Rue de Paris. — Tél. (016) 280 52.

SALLE POUR REUNIONS, MARIAGES, BANQUETS.

Succursale : LIEGE, 50, Boulevard de la Sauvenière. — Tél. (04) 233 578.

Café - Restaurant « Au Bord de l'Eau »

Venez tous admirer et visiter les merveilles de Belvaux-sur-Lesse, charmant petit village des bords enchanteurs de la Lesse, à 2 km. des Grottes de Han. Son gouffre, ses rapides et ses jolies promenades. Ne manquez pas de venir à la jolie guinguette au bord de l'eau.

Terrain de Camping. — Pêche réservée.

E. GILLET, BELVAUX-sur-Lesse.

Tél. : (084) 362.71.

ELITE DES BOISSONS
- RAFRAICHISSANTES -

CIDRE RUWET

servi bien glacé.

Pour vos voyages à l'étranger,

VOYAGES BROOKE

48, Rue d'Arenberg,
BRUXELLES. Tél. : 12.56.71.

Succursales à

Liège - Gand - Charleroi - Verviers.

HOTEL DU CENTRE CELLES-lez-Dinant.

CUISINE RECOMMANDEE
CONFORT

Tél. Houyet 082/663.63.

Charcuterie BORSUS & FILS

« Aux Vieilles Spécialités Ardennaises »

Rue de Behogne, 65, ROCHEFORT

LA ROCHE EN ARDENNE
à 1.500 m. du Centre

Route de Houffalize, vous trouverez

L'HOTEL DE L'AIR PUR

RESTAURANT DE CLASSE

Réputé pour ses spécialités ardennaises.

Propr. : DUBOIS Jules. Tél. : 084/412.23.

CHINY-sur-SEMOIS

HOTEL DU POINT DE VUE

Tout confort - Cave et cuisine renommées
Site admirable.

Propr. : Mme Vve Taymans

Tél. Florenville 422

HOTEL — RESTAURANT — TAVERNE

« Aux Armes de Bouillon »

Relais gastronomique réputé.

30 chambres tout confort. — Chauffage central.

Garage. — Prix modérés. — Parking.

BOUILLON.

11 et 13, rue de la Station. — Tél. 460.79

Une constante rénovation place

L'HOTEL CARDINAL

comme un des premiers relais touristiques à Spa.

Son confort de tout 1^{er} ordre crée une ambiance d'élégante personnalité et d'intimité.

SON RESTAURANT - SA TAVERNE

SALON DE THE - SALON DE BRIDGE

17-21, Place Royale, SPA.

(Face des Bains et Casino). Tél. 71.964 - 71.064.

HOTEL DE LA LESSE RESTEIGNE

PENSION — RESTAURANT

CUISINE SOIGNÉE — JARDIN D'AGRÉMENT

Tél. 381.29 à Wellin.

Café « LE ROYAL »

(Propriétaires : Mme Vve J. HUSSIN et fils)

11, Place du Luxembourg, IXELLES - Bruxelles.

TEL. : 12.93.36.

Le rendez-vous des membres Ardenne et Gaume
à la gare du Quartier Léopold.

A LA GLYCINE, RESTAURANT Vresse-sur-Semois (Tél. 11)

Le Home de la bonne cuisine
vous attend au bout de l'étape.

Collections anciennes intéressantes.

Exposition de la peinture moderne.

LA ROTISSERIE ARDENNAISE

SANCTUAIRE DU BIEN-MANGER

Réputée pour ses gibiers et spécialités ardennaises.

RESTAURANT, TAVERNE, BUFFET FROID.

SALLES DE BANQUETS

146-148, Boulevard A. Max, et 26, rue de Malines

BRUXELLES - Nord.

HOTEL - RESTAURANT

« La Fayette ». Tél. : 210.24.

69-87-89, Rue Jacquet, ROCHEFORT.

Cuisine soignée. - Prix modérés.

20 Chambres. Grand garage.

A l'entrée du Parc National de Lesse et Lomme.

HOTEL - RESTAURANT

« BEAU SITE BOHANNAIS »

BOHAN-sur-Semois.

PENSIONS, prix fixe et à la carte.

— Spécialité : Truites et Jambon d'Ardenne. —

Hôtel - Restaurant du Limbourg

Bonds Hotels — A-N-W-B — V-T-B

Tél. 21036 ROCHEFORT

M. WELS, Propriétaire

CUISINE BOURGEOISE - Prix modérés.

English spoken - Men spreek vlaams.

Grande terrasse. Garage gratuit.

BOITSFORT — Face aux Étangs

Café-Restaurant *Gambrinus*

Spécialités d'Anguilles.
Ses Plats du Patron.

Chaussée de La Hulpe, 192. Tél. 72.33.62

TAVERNE - RESTAURANT
AUBERGE DU CHEVAL MARIN
(Propriétaire *Hendrickx*)

25, Marché aux Porcs (Marché aux Poissons)
BRUXELLES. — Tél. 13 02 87.

Table excellente dans un cadre admirable.
Anno 1680 — Renaissance espagnole.

Local d'Ardenne et Gaume.

RIJMENAM

4 km de Haecht — 10 km de Malines

HOTEL-RESTAURANT
IN DEN BONTEN OS

Propr. D. MAYNE-MOENS. Tél. Malines 513.39

Cuisine du Patron — Grande spécialité d'asperges toute l'année, volaille, gibier en saison, anguilles.

REPOS — AIR PUR — SAPINIERES

HAN-SUR-LESSE

HOTEL DE BELLE-VUE ET DE LA GROTTE DE HAN

60 chambres tout confort.

Cuisine régionale réputée. — Prix modérés.

Son bar. — Sa terrasse.

Tél. (084) 37.227 (Marche).

GEMBLoux

LE PRINCE DE LIÈGE

Restaurant renommé

Sur la route de Bruxelles-Namur.

Propr. I. GARIN.

Tél. 081.61244.

L'ÉCONOMIE POPULAIRE

La Grande Coopérative de Wallonie.

350 MAGASINS

Toute l'Alimentation - Les Articles de Ménage - Les Produits d'Entretien - Tous les Textiles...

QUALITE ! — JUSTES PRIX !

Ristourne aux Coopérateurs.

HOTEL DE LA POSTE — BOUILLON

Maison sympathique de 1^{er} ordre.

Tél. 061/46006

Restaurant COQ HARDI

8, rue de la Colline, BRUXELLES.

Cuisine renommée — Spécialités italiennes.

Cadre intime.

Propr. Luigi Vanoli. — TEL. 11.05.01.

PHOTO MAISON ZEGUERS

150, Rue Brogniez, BRUXELLES (Gare Midi).

Films et appareils photographiques.

Travaux pour amateurs. — Spécialité d'agrandissements de portraits rehaussés de dessin.

Conditions spéciales aux membres d'Ardenne et Gaume. — TELEPHONE : 215327.

HOTEL-RESTAURANT « LE RELAIS », HOUFFALIZE

Confort moderne — Cuisine bourgeoise — Jardin de repos.

PRIX MODÉRÉS. — Propr. Léon GOTTEL. — Tél. 28164

A D R E M A

la reine des machines à adresser.

1, boulevard E. Jacquain, BRUXELLES 1.

Tél. : 17.01.10.

LIBRAIRIE DÉOME

4, Rue Léopold

ARLON

Téléphone 219 30

La Librairie du Luxembourg

Folklore - Beaux-Arts - Sciences naturelles.

RESTAURANTS ET HOTELS

ACCORDANT LEUR APPUI A ARDENNE ET GAUME

- BELVAUX-s/LESSE : Café-Restaurant *Au Bord de l'Eau* (Prop. E. GILLET. Tél. 084/362.71).
- BOHAN-s/SEMOIS : Hôtel *Beau Site Bohannais*. Tél. Vresse 513.
- BOITSPORT : Café-Restaurant *Gambrinus*, 192, Chaussée de La Hulpe. Tél. 72.33.62.
- BOUILLON : Hôtel-Restaurant *Taverne « Aux Armes de Bouillon »* (prop. M. F. VAN HAL) Tél. 061/460.79.
- BOUILLON : Hôtel *de la Poste*. Restaurant réputé, Tél. 061/46006.
- BRUXELLES : Taverne-Restaurant *Auberge du Cheval Marin*-Marché aux Porcs, 27. Tél. 13.02.87.
- BRUXELLES : *Rôtisserie Ardennoise*, Bd. Adolphe Max, 146-148. Tél. 17.58.17.
- BRUXELLES : Café *« Le Royal »* (prop. M^{me} Vve J. HUSSIN et fils). 11, Pl. du Luxembourg. Tél. 12.93.36.
- BRUXELLES : Restaurant *Coq Hardi*, 8, rue de la Colline (prop. LUIGI VANOLI). Tél. 11.05.01.
- CELLES : (près de Dinant) Hôtel *du Centre* (prop. ARMAND HOUZIAUX). Tél. 082/66363.
- CHINY s/SEMOIS : Hôtel *du Point de vue* (prop. Mme Vve TAYMANS). Tél. Florenville 422.
- FLORENVILLE : Hôtel *de France*. Tél. 612.
- FRINGSCHAUS (Eupen) : Hôtel-Restaurant, prop. Mme ESSER.
- GEMBLOUX : Restaurant *Le Prince de Liège* (prop. GARIN-DOHET). Tél. 081/61244.
- GEMBLOUX : (face gare) Hôtel *des Voyageurs*. Autocars, taxis, transports (prop. PIRSON et fils). Tél. 081/61053-61777.
- HAN-SUR-LESSE : Hôtel *de Belle-Vue et de la Grotte de Han*. (prop. J. HERMAN). Tél. 084/372.27 Marche.
- HOUFFALIZE : Hôtel-Restaurant *« Le Relais »*, (prop. LÉON GOTTEL). Tél. Houffalize 28164
- LA ROCHE en Ardenne : Hôtel *Air pur* (prop. JULES DUBOIS). Tél. 084/41.223.
- MANDERFELD : Hôtel *des Ardennes* (prop. Herm. HENKES). Tél. 55.
- MEMBRE-sur-Semois : Hôtel *des Roches*. Tél. Vresse 51.
- MIRWART : Hôtel *Beau-Site*. (prop. M^{me} LÉONARD). Tél. 084/36227.
- OLLOY S/VIROIN : Hôtel *La Champagne*. (prop. LOBET-JACQUEMART). Tél. Vierves 125.
- REMOUCHAMPS : *Royal Hôtel des Étrangers*. Tél. 04/72.40.06.
- RESTEIGNE : Hôtel *de la Lesse*. Tél. 084/38.129.
- RIJMENAM : Hôtel *In den Bonten Os*. (Prop. MAYNÉ-MOENS). Tél. 015/513.39.
- ROBERTVILLE : Hôtel-Restaurant *Le Milan Royal* (prop. Jh. BLESGEN). Tél. Elsenborn 7.
- ROBERTVILLE : Hôtel *du Lac, Barrage*. Tél. 089/77256.
- ROCHEFORT : *Hostellerie des Falizes*. Restaurant français (prop. S. CROS) Tél. 084/21282.
- ROCHEFORT : Hôtel-Restaurant *La Fayette*, 87, rue Jacquet. Tél. 084/210.24.
- ROCHEFORT : Hôtel-Restaurant *du Limbourg* (prop. M. WELS). Tél. 084/210.36.
- SAINT-HUBERT : Hôtel *de l'Abbaye*. (Prop. V. DELFOSSE) Tél. 23 à Saint-Hubert.
- SPA : Hôtel *Cardinal 17-21*, Pl. Royale. Tél. 087/719.64 - 710.64.
- SPA : Hôtel *des Palmiers* (prop. Charles LÉONARD). Rue du Wauw-Hall, 37-39. Tél. 087/711.59.
- TILFF-sur-Ourthe : Hôtel *du Casino*. Tél. 04/68.10.15.
- TORNGNY (Lamorteau) : *Auberge de la Cigale* (prop. L. GHEDINI-PARUCINI). Tél. (063) 57649.
- VRESSE-sur-Semois : Hôtel *des Glycines*. Tél. 11.
- WERIS-BARVAUX : Hôtel *des Dolmens*. Tél. 086/211.03.

TORNGNY

AUBERGE DE LA CIGALE

Chambres confortables, cuisine soignée.
Spécialités italiennes.

Prop. : L. Ghedini-Parucini.

Tél. (063) 57649. — Utile retenir sa chambre.

HOTEL - RESTAURANT

BEAU SITE

à MIRWART. — Tél. (084) 36227.

PECHE A LA TRUITE — PARKING

Altitude 400 m. — Site forestier de toute beauté.

HOTEL - RESTAURANT

La Champagne

OLLOY-sur-VIROIN

22 chambres — Golf miniature — Parking
TEL. Vierves 125.

MANDERFELD (Eifel belge)

HOTEL DES ARDENNES

Prop. : Herm. HENKES. — Tél. Manderfeld 55.

Excellente cuisine bourgeoise. — Prix modérés.
Sites remarquables et variés.

PECHE. SPORTS D'HIVER. Alt. 550 m.

FLORENVILLE

HOTEL DE FRANCE

prop. : Jules BERTRAND

Tél. : Florenville 32.

SAINT-HUBERT

HOTEL DE L'ABBAYE

prop. : V. DELFOSSE

Son confort — Sa cuisine renommée
Ses spécialités ardennaises

Tél. 23 à Saint-Hubert.

*C'est en Gaume que je suis né,
Toujours fier de mon passé.
CIDRE MUNAUT, vous boirez,
CIDRE MUNAUT, vous adopterez.*

Prix et conditions :

VIRTON. Tél. 063.57026

ANNONCES. — Pour le tarif, s'adresser à l'Administrateur - Trésorier,
M. RENARD, 88, Avenue de l'Université, Bruxelles 5. - Tél. 472937.